

Journal sur la période de
septembre 1944 à 1945
Faits locaux et familiaux

Jojo (Georges) et Louissette FESSER

AVANT PROPOS

Ce journal a été rédigé par Georges - Jojo - (17 ans) et Louise FESSER (20 ans), enfants de Louis FESSER et de son épouse Georgette (née DURAIN), originaires de Fraize mais qui résidaient au début des faits à Saint-Léonard.

En fin de la seconde guerre mondiale, il couvre la période tragique de l'incendie par les Allemands en déroute des villes de la vallée et la libération de celle-ci par les troupes américaines.

Cette famille a été particulièrement éprouvée : Réfugiée à Corcieux puis Vichibure, Granges-sur-Vologne, Anould et Fraize, elle a vu le père (Louis) et son fils Jojo (tous deux cheminots) déportés en Allemagne d'où ils sont heureusement revenus sains et saufs.

Précieusement conservé par la famille, le manuscrit a été confié à Maryse PERRIN, membre du bureau de l'association La Costelle, qui l'a dactylographié avant de le rendre à Louise.

Merci à la famille FESSER (dont Thérèse épouse TRIGNAU, 9 ans au moment des faits) pour l'autorisation qu'elle a donné à l'Association de publier ce texte in extenso.

La Costelle.

LE JOURNAL

Journée du 20 septembre 1944 - Jojo

Nous décidons, Louissette et moi, d'établir un cahier sur lequel nous ferons le récit des principaux événements écoulés chaque jour...

Ce matin, je me lève à 6 h 30, pour m'apprêter à aller au travail.

Maman se plaint d'un mal de dent (mal d'amour dit-on). Le temps est à la pluie, c'est dommage, car nous ne verrons pas d'avions aujourd'hui.

Arrivé à la gare, je demande s'il y a du nouveau, personne ne sait quelque chose. Aucune information, puisque les Allemands, depuis la veille, connaissent les postes. À ce sujet, BOULOGNE de SARUPT est arrêté, Madame BALTHAZARD Henri est menacée d'une mitraillette et obligée de remettre son poste entre « leurs mains ».

Les trains passent toujours, mais beaucoup moins souvent que d'habitude, à partir de ce jour, ils ne vont plus que jusque DOCELLES.

Vers 8 h 30, dans la matinée, nous différons 20 wagons à notre gare. Ces wagons sont à charger de bois par la Maison ANDRE.

Enfin 11 h 30 arrive et je rentre dîner. En arrivant à la maison, je suis accosté par Madame DAUBINE et Madame RIBOULEAU, qui me demandent si ÉPINAL est bien libéré. Je ne peux leur confirmer cette nouvelle, car nous n'en savons rien.

Madame RIBOULEAU nous laisse entendre qu'un jeune homme de SAINT-DIE serait arrêté et serait même fusillé. (Rien ne sert de s'émotionner, nous en verrons certainement bien d'autres).

Maman, dans la matinée, est allée au dentiste pour se faire arracher trois de ses malheureuses dents. Elle en revient avec la chique, mais un peu soulagée tout de même. (Cela ne l'empêche pas de se plaindre encore !).

À midi, nous mangeons justement notre coq qui avait mal aux pattes, (bon gueuleton en vérité), poids : (375 grammes), hauteur : (on ne sait plus).

De retour à la gare, je rencontre plus de 200 hommes rassemblés devant chez Madame AMET. Ce sont des civils allemands qui viennent faire des travaux pour nous défendre, nous dit-on, tant mieux !

Arrivé à la gare, je m'aperçois que c'en est plein partout. Nous commençons à « hachepailler » avec eux, mais nous nous comprenons difficilement. Ils distribuent quelques cigarettes et du pain, (en premier, chez M. Henri BALTHAZARD), ainsi que du saucisson et de la crème de gruyère). Ils nous

demandent si les Américains sont loin. Nous leur disons qu'ils ne sont certainement pas très loin, car on entend le canon.

Vers 18 h 00, un camion de Cosaques arrive et se réfugie tant bien que mal, sous les arbres, derrière chez LALEVEE (de la gare).

Juste au même moment, une éclaircie se produit et j'aperçois, depuis le poste A, quatre avions qui survolent derrière la montagne.

Je me dis : « gare, cela va chauffer, mais non, rien ! ».

Enfin, voilà 19 h 00, la relève arrive, c'est justement papa qui me remplace. Il me dit que nous logeons six Allemands, ce sont des civils, arrivés à midi à la gare. J'en reste tout ébahi, enfin, ils n'ont pas l'air méchants, mais peut-être cachent-ils leur jeu ?

Journée du 20 septembre 1944 - Louissette

Il est 9 h 30, c'est le soir. Dans la salle à manger où papa et maman ont déménagé nos valises et baluchons de toutes sortes, on entend causer, ce n'est malheureusement pas la langue française qui y est parlée.

Sur la paille, par terre, contre le mur, sont étendus six civils allemands, venus cette après-midi par le train. Ils étaient mille, à peu près. Il en est resté cinq cents environ pour le village. Ils sont assez sympathiques, mais ne s'expriment pas facilement, comme nous d'ailleurs, quand nous leur causons. Nous arrivons à nous comprendre, surtout par gestes.

Tout à l'heure, celui que j'aime le mieux est venu dire qu'ils devaient se lever à 6 h 00, pour aller travailler à 8 h 00.

Soldats et civils creusent à CONTRRAMOULIN, MANDRAY et aux environs. Ils font des tranchées, des abris, qui renferment des munitions.

Nous nous apercevons, après cinq ans de tranquillité, que la bataille se rapproche. Marthe m'a appelée, tout à l'heure. On entend distinctement le canon derrière le bureau. Tout le village attend, dans l'impatience et dans l'angoisse. Les Américains ne sont quand même pas très éloignés de SAINT-DIE. Ils sont, dit-on, à LUNEVILLE, au Nord, au Sud, FOUGEROLLES, SAINT LOUP SUR SEMOUSE, à l'Ouest, aux environs d'ÉPINAL. Partout, ce n'est que combats, combats destructeurs, combats meurtriers.

Le temps s'est éclairci dans la soirée. Nous aurons, demain, des avions, c'est plus que sûr. Les deux jours-ci nous avons été tranquilles de ce côté.

Il est passé de grands convois sur la route : hommes en voitures, tombereaux, voitures à échelles et à cheval.

Que nous réserve l'avenir ? À la grâce de Dieu !

Papa travaille de nuit. Enfin, cette nuit, nous serons bien gardés.

Journée du 21 septembre 1944 - Jojo

Dans la nuit, le canon n'a cessé de se faire entendre. Maman n'a pu, une fois de plus, dormir son contant. Pour ma part, cela ne m'a nullement émotionné.

Juste comme nous nous levions, nos locataires faisaient leur brin de toilette à la fontaine, et en rentrant, nous saluaient d'un aimable « guten morgen ».

À la gare, toujours rien de nouveau. Seul, LAVELINE nous a laissé entendre que le gros des forces libératrices avait atteint GRANVILLERS près de BROUVELIEURES. Tant mieux, ils approchent tout de même ! On les a attendus pendant quatre ans, on les attendra encore bien pendant deux ou trois jours.

Dans la matinée, il est passé un train de camions, chenillettes et chars, en direction de BRUYERES, mais il y a eu un contre ordre et il a fallu débarquer tout ce matériel à LA CHAPELLE, c'est-à-dire deux stations avant BRUYERES. (Ceci pourquoi ? Nous n'en savons rien !).

Le chef BANHOF des Allemands me demande s'il s'arrête à notre gare, ou s'il passe directement. Je lui ai répondu qu'il ne faisait simplement que de passer. Ah ! Bon, gut ! M'a-t-il répondu, car les avions hein ! ... Cela voulait tout dire qu'il avait peur, quoi.

Oui, aujourd'hui, le temps est propice pour les avions, le ciel est tout bleu.... Tans mieux !!

De retour pour dîner, papa me dit que les libérateurs ont pris DOMPAIRE, mais après leurs combats qui ont duré trois jours. L'ennemi, dans ce secteur, a perdu une cinquantaine de chars, et il me dit encore que c'est l'armée LECLERC qui avance par ici. Quel bonheur, des soldats français !

L'après-midi s'est écoulée sans gros événements, à part quelques avions américains qui viennent repérer.

Nous discutons, Vincent, René et moi avec un employé allemand de la gare, qui cause très bien le français. Il nous a dit qu'il pratiquait la boxe, et que de son métier, il était boucher, son nom est : Rheinald FROMM. Fromm, nous a-t-il expliqué, signifie « pieux ».

Les heures de travail ne passent pas vite. Monsieur DEMANGE nous dit toujours qu'il ne verra pas la fin de la guerre.

Cet après-midi, j'ai fait une trouvaille, et dans les cabinets mieux que cela ! J'ai trouvé une belle petite ceinture en cuir et quelque chose de raffiné. C'est certainement à un Allemand, mais il peut toujours courir pour la retrouver.

Les Allemands se trouvant derrière chez LALEVEE (de la gare) saccagent les arbres fruitiers, pour faire passer leurs baraques de bohémiens comme j'appelle cela.

Enfin, 19 h et arrivé, il n'est pas trop tôt. En rentrant chez moi, papa m'apprend que Louissette est réquisitionnée pour aller faire des tranchées, ainsi que Marie MANGEAT, Yvette DURAIN, Lucie JEANDEL, Ginette ANDRE, etc. Puisque c'est pour nous défendre leurs tranchées, il faut bien y mettre un peu tous la main.

Dans la soirée, je vais rendre visite aux voisins. Madame DUBY me demande où ils sont. Je lui trace la situation telle qu'elle se présente. Monsieur CUNIN nous dit alors qu'ils ne seraient plus qu'à une vingtaine de kilomètres. Ah ! Si seulement !

Ce soir, le canon se fait toujours entendre et on dirait qu'il se rapproche.

Est-ce des visions ???

Journée du 22 septembre 1944 - Louissette

Ce matin à 7 heures, j'étais sur la place de l'église, pour répondre à l'appel avec tous les travailleurs et travailleuses.

Après une attente de quelques instants, un officier vient vers moi, me tendit un papier en disant : « Vous partir », ces deux mots accompagnés d'un geste significatif. Les démarches faites hier soir avaient donc abouti, réussissant à nous garder « chez nous ». L'adjudant, qu'il soit remercié, a bien voulu descendre à CONTRAMOULIN hier, sans demander au commandant que loge M. D... un certificat pour moi attestant que je travaille au service du commandant de la place.

Me voilà quitte. Aux tranchées, je préfère la vaisselle à faire, couloirs, escaliers à balayer et à récurer, cabinets à nettoyer, besognes humiliantes certes, mais c'est pour la France.

Le canon gronde toujours. Aux dires de quelqu'un, des obus tombent à DOCELLES. Quand ce sera notre tour, je crois que nous irons à la cave chez Henri D.

Que ce soit mon Dieu, bientôt ! Et que mon village soit épargné le plus possible.

Toutes mes compagnes ont été quittes aussi ce matin. Il y avait 92 hommes, chiffre exigé par les autorités.

Les avions ont survolé souvent, mais il n'y a pas eu, ni en haut ni en bas, un seul coup tiré.

Un Russe et son cheval ont trouvé la mort cette après-midi, un Allemand nettoyait un petit canon accidentellement ? Maladroitement ? Celui-ci a appuyé sur la gâchette, et ? Résultat ?

Journée du 22 septembre 1944 - Jojo

La journée s'annonce très belle, gare, les mosquitos voleront encore aujourd'hui.

Dans la matinée, comme il n'y a pas de travail, je me suis amusé à bouquiner un livre prêté par René VINCENT. Il s'intitule « Les foulards bruns » et il est très beau.

Je crois que l'on se fera bientôt réquisitionner pour faire des tranchées, car il n'y a plus aucun train pour passer. C'est dommage, cela faisait écouler le temps.

Quelques avions viennent, de temps à autre, survoler la région, mais sans mitrailler.

Vers 10 heures, le canon se fait de nouveau entendre. Où sont-ils ? Est-ce les Allemands qui tirent ou les Américains ? Nous n'en savons rien.

L'heure de la soupe est arrivée. Aujourd'hui, nous mangeons de la soupe de boudin. C'est très bon, et très gras aussi !!!

Monsieur GALMICHE nous arrive pendant le dîner. Il nous dit que si nous voulons donner notre poste (à accus), c'est la dernière journée. Papa a décidé, tout de même, à le lâcher, et c'est à moi qu'incombe la besogne de le transporter à la Mairie, suivi de Marie-Thérèse. Enfin, nous aurons un reçu comme quoi nous l'avons livré. Maman respire.

Dans l'après-midi, rien d'anormal à signaler. Le canon se fait entendre de plus en plus fort. BRUYERES nous dit que les obus tombent sur DOCELLES, et que toute la population se réfugie dans les caves. Une formidable bataille ferait rage aussi dans la forêt de TENDON.

Que verrons-nous ici ?

De l'autre côté, ils seraient à MOYEN, près de BACCARAT et RECHICOURT près d'AVRICOURT. Peut-être sommes-nous en train d'être encerclés ?

Ce soir, j'ai rendu visite, comme d'habitude, aux voisins. Nous restons un bon moment dehors nous deux, Zébio assis sur le banc à écouter le canon.

Puis à compter les étoiles, je vous demande un peu ! C'était à celui qui en verrait le plus.

Qu'arrivera-t-il demain ? Peut-être bien des chars ! Peut-être rien du tout ! À la grâce de Dieu !

Journée du 23 septembre 1944 - Jojo

Aujourd'hui, je peux faire la « grasse matinée » car je suis de repos. J'en profite pour me lever que vers 10 h 30. Cela fait du bien !

Aux informations, rien de nouveau. On dit que les Américains auraient pris GERARDMER, mais nous n'en savons rien.

Le canon tonne toujours plus fort. Les ambulances passent souvent sur la route.

On dit aussi que les Allemands ramassent les jeunes hommes de SAINT-DIÉ. Est-ce vrai ? On ne peut l'affirmer, il y a tellement de bobards pour circuler. La preuve en est, puisque (comme je le disais plus haut), il paraîtrait que le jeune homme arrêté, de SAINT-LÉONARD, et qu'on disait fusillé, serait, aujourd'hui, interné au camp de SCHIRMECK. Alors que croire ? Faisons la sourde oreille sur bien des choses.

On ne voit pas d'avions. En effet, le temps est pluvieux. Quel dommage, on n'en finira jamais avec cette interminable guerre.

L'après-midi s'écoule, sans autre événement. Je retourne au lit jusqu'à 16 h 30. Une fois levé, je me suis amusé à faire des devoirs de sténographie.

Je ne sais pas ce que papa a à faire aujourd'hui, il ne fait que de rigoler, de rechigner maman, ou de nous contrarier. Peut-être retournerait-il déjà en enfance ? Ce serait bien possible.

Ce soir, j'ai fait ma visite toujours régulière chez les voisins. Je n'y trouve que Monsieur DUBY et Raymond, Zébio étant déjà au lit, (quel fainéant celui-là !). On discute un peu sur les événements et sur la guerre. Puis je rentre chez nous. Je trouve la porte fermée à clef, après une petite attente, maman vient m'ouvrir. Elle avait fermé à clef, parce qu'auparavant, elle avait entendu des Allemands et avait eu peur, certainement qu'ils rentrent chez nous. Maman ne veut plus que je sorte comme cela tous les soirs. Elle dit qu'un jour viendra où je me ferai descendre.

On ne pense plus qu'à cela maintenant, des crimes partout. Enfin, quand le mal sera fait, il se sera plus temps de dire « si j'avais su ! ».

Journée du 23 septembre 1944 - Louissette

Je n'ai rien de bien intéressant à dire, hormis trois petits événements.

1°) Quand j'arrivai ce matin chez Mme P. l'adjudant était sur le perron, avec Monsieur LALEVEE, et d'autres personnes. Il me fit signe de passer par le petit couloir, c'est-à-dire par où entrent les « huiles ». Profondément touchée, Monsieur, ou plutôt mon adjudant !

2°) L'après-midi, j'ai emballé de la vaisselle à la gare. Le canon gronde plus fort, et en certains endroits, paraît-il, la bataille fait rage. Au moment où j'écris, je l'entends encore très fortement. À chaque coup, un obus est lancé. Et chaque obus meurtri un peu plus ma pauvre chère Patrie. Chaque obus broie un peu plus de la terre de France. Que cela fait mal.

Mon Dieu, gardez-nous tous, gardez mon petit village !

3°) Après goûter (dans la chambre de Mme P.) nous sommes allées, Lucette et moi, à la cuisine. Nous y avons trouvé l'une des ordonnances Willie et Frédéric PFUNG et l'adjudant. Celui-ci venait de recevoir un petit paquet qu'il déballa sous nos yeux. Discrètement, je regardai. Il contenait un petit billet écrit et des gâteaux. Monsieur l'adjudant se leva, me tendit la boîte en me priant de goûter et

fût de même avec Madame P. qui vînt à la cuisine quelque temps après. Délicatesse, bonté ? Ou apprentissage ? En tout cas, Monsieur l'adjutant, ce n'est pas chez nous que l'on boit du vin rouge dans des coupes et qu'on mange un œuf avec un couteau et une petite cuillère. Et vous, Messieurs les ordonnances, où avez-vous vu que dans une famille française boire le cognac à la bouteille ?

Journée du 24 septembre 1944 - Louissette

Je pourrais commencer ce soir par ces mots : « rien d'important à signaler ».

On entend toujours le canon. Toute la Croix Rouge du Souche s'en est allée hier soir et ce matin. Preuve irréfutable que le front se rapproche. Huit avions sont passés ce matin, de bonne heure. Toute la journée, il a plu. Donc, temps qui n'est pas favorable aux incursions aériennes. Il y a eu déjà huit jours vendredi que la maison MARTIN est brûlée.

C'était un soir, vers huit heures un quart. Nous avions tous les cinq assisté à un mitraillage du côté de RAVES. Thérèse était dehors, papa, qui était resté en haut par la fenêtre, nous dit tout à coup : « Ah ! Ils s'en vont ». En effet, on voyait les avions s'en aller, très loin, du côté du KEMBERG. Deux trois secondes plus tard, Thérèse s'écrie : « les voici par ici. ». Au même instant, un ronflement et une pétarade formidable se font entendre. Je dégringole l'escalier, et viens me réfugier avec Thérèse et maman dans le coin du mur, à la salle à manger. À chaque rafale, Thérèse serrait fortement ma taille. (rire après, mais sur le moment !). Enfin, enfin, ce fût le silence. Papa, vers la fin, s'était, sur notre prière, réfugié avec nous. Jojo était chez Zébio.

Nous sortîmes, On entendait des crépitements de balles. Papa nous cria : « Un avion est tombé ». Mais non, en fait d'avion, c'était trois camions qui brûlaient, Un, d'essence, devant la maison MARTIN, deux autres devant le cimetière. L'un, chargé d'or, l'autre ? De munitions. Chargé d'or, j'exagère. En tout cas, chargé de billets de banque et de pièces de monnaie, des banques d'ÉPINAL et de SAINT-DIÉ « bien sûr ».

La nuit tombait, il y avait de fortes lueurs dans le ciel.

Une citerne d'essence qui n'avait guère été touchée, fut renversée devant la maison. Nous n'étions pas rassurés. Ce qui est triste, c'est que la maison MARTIN, contre qui le camion était garé, prit feu. Il ne reste plus que les murs. C'était le troisième mitraillage en trois semaines environ et la troisième maison brûlée.

C'est une chose bien triste que la guerre. Et c'est bien ce que nous avons vu et souffert jusqu'à présent ! Que font grand-mère et tante Mienne ? Ont-elles peur ? Elles se demandent peut-être aussi le même de nous.

Que le Bon Dieu nous garde tous !

Journée du 24 septembre 1944 - Jojo

Je crois vraiment que le temps se met de la partie, lui aussi, car il ne fait que de pleuvoir. Quelle triste journée et dimanche rendu plus lugubre encore par le bruit sans cesse plus croissant du canon.

Le matin, sur la permission du chef, nous nous rendons à la messe. Pas un jeune homme ne s'y trouve, à part Jacky À., René V. et moi. Les autres (Michel et Maurice) font toujours des tranchées.

C'est malheureux, même pas le dimanche pour se reposer. Il faut croire que cela presse leurs travaux !

À midi, nous mangeons une bonne « chalande de quetsches » Cela fait du bien !

Dans l'après-midi, nous recevons une machine qui part pour GERARDMER. À son retour, les mécaniciens, car ce sont des Français, disent que LE THOLY, ainsi que JULIENCOURT seraient pris ; ceci à quelque 10 kilomètres de GERARDMER. À GRANGES, le maquis serait entré en action et la mitraille se fait entendre. À BRUYERES, le canon tonne pire que jamais, ainsi que sur RAMBERVILLERS. Ils nous disent encore qu'ils ont des prisonniers français et américains à GERARDMER. Ceux-ci ont dit aux mécaniciens que la bataille était dure et qu'il y avait une forte résistance, mais que l'on prenne courage !!

Monsieur CONVOLTE nous a payé un bon verre de vin. Cela n'a pas fait de mal et l'après-midi a passé plus vite que d'habitude.

De temps à autre, et ceci par roulement continu, le canon se fait entendre fortement. On commence à approprier les bonnes caves, à enfermer le magot et du linge dans les valises.

Ce soir, j'ai mal au côté droit, je ne sais pas ce que j'ai.

Est-ce l'effet du bon verre de vin, ou du bruit du canon ?

Journée du 25 septembre 1944 - Jojo

La pluie persiste toujours ! Les incidents ne seront pas nombreux encore aujourd'hui !

Le matin, rien à signaler, à part quelques averses. Il ne passe plus aucun train. La vie est vraiment douce. Plus de travail et beaucoup à manger !

Il fait très froid aujourd'hui. Monsieur DEMANGE dit qu'on aura la neige avant les Américains, ça se pourrait bien, du « train que ça y va ».

Dans l'après-midi, Monsieur André nous dit qu'ils seraient arrivés à LIEZEY près de GERARDMER. Est-ce vrai ?

À CLEFCY, il paraîtrait que beaucoup de soldats sont arrivés et que les Allemands commencent à couper tous les arbres du bord de la route pour faire des barrages anti-tancks.

Nous téléphonons encore à ÉTIVAL, et celui-ci nous dit que le canon gronde fort entre RAON-L'ÉTAPE et BLÂMONT.

Monsieur MAINBOURG, de son côté, nous rapporte que le Maire et le Curé d'AZERAILLES sont pendus au clocher de l'église du pays, et qu'il a vu un prisonnier Hindou à ENTRE-DEUX-EAUX.

Quand n'entendrons-nous plus de mauvaises nouvelles ?

Ah ! Si tout de même, Louissette, ce soir, nous en a rapporté une bonne ! Et oui, elle l'a apprise chez Monsieur HAXAIRE : Les Américains doivent arriver demain matin, et il faut préparer les caves !... Qu'on se le dise !!!

Journée du 26 septembre 1944 - Jojo

Toujours de la pluie ! Et aucun évènement extraordinaire à relater. Dans la nuit, les canons n'ont cessé de se faire entendre, les avions aussi.

Ce matin, nous ne pouvons plus avoir LAVELINE au téléphone, la ligne téléphonique étant coupée par un obus américain tombé entre LAVELINE et LA CHAPELLE. Peut-être sera-ce bientôt sur SAINT-LÉONARD ?

Les ponts du SOUCHE et de CLEFCY sont sautés ! Je ne vois pas quelle grande importance ils avaient.

Du côté de BACCARAT et de RAON, le canon tonnerait.

On apprend seulement aujourd'hui qu'ÉPINAL est pris, DOCELLES et LÉPANGE seraient également tombés.

Aujourd'hui, nous avons eu une miche de pain « sans ticket » de chez FANTON. (À ce sujet, Monsieur BALTHAZARD et le chef ont eu une prise de bec).

Dans l'après-midi, rien à signaler. Les Allemands, qui étaient partis de SAINT-LÉONARD il y a une quinzaine de jours, nous sont revenus aujourd'hui. Mais ils n'étaient plus si nombreux.

Ils nous ont raconté qu'ils étaient allés se battre vers ÉPINAL. La bataille a duré 14 jours, nous ont-ils dit. Ce sont des noirs qui les ont délogés et à la baïonnette encore !

Ce devait être cruel.

Dans la soirée, Monsieur MAINBOURG nous rapporte que sa femme étant allée à BERTRIMOUTIER aujourd'hui n'avait vu que des débris de camions calcinés tout le long de la route. (Ils avaient sans doute été aspergés d'essence comme leurs frères ici).

Ce soir, le grondement du canon semble se rapprocher. Des éclaircies se produisent, tant mieux !

Peut-être la journée de demain sera-t-elle plus fertile en évènements !

Journée du 26 septembre 1944 - Louissette

Jojo se réjouit, moi pas trop, parce que je pense aux souffrances, aux destructions, aux larmes que les combats occasionnent. Ici, tout laisse prévoir que les Allemands ne se retireront pas sans coups de canon ou de fusil. Et les autres, en avançant, détruisent tout sur leur passage. Il y en a beaucoup qui disent qu'ils ne passeront pas ici, c'est-à-dire à SAINT-LÉONARD. Personne ne sait. Toujours est-il que l'attente est longue. La kommandantur affirme qu'elle partira quand les troupes de combats seront arrivées. Où est la vérité dans tout ceci ?

Tante Mienne a écrit pour nous rassurer.

Le pont près de la Centrale est sauté, ainsi qu'un pont de CLEFCY, près de chez MARCILLAT. Grand-mère a dû avoir peur. Ici, tout a déjà tremblé, par moment, des détonations. Ah mon Dieu ! Vivement la fin de tout.

Journée du 28 septembre 1944 - Jojo

Aujourd'hui, en vérité, journée démoralisante ! On n'entend plus que le canon, on n'a aucune nouvelle sur la situation. Ce sont de durs moments à passer. On a le cafard, plutôt que tout le reste.

Dans la matinée, rien à signaler. Le temps s'éclaircit tout de même, et il n'est pas trop tôt !

À midi, les avions font leur apparition, ils doivent être beaucoup, mais ils filent au-dessus des nuages, on ne les aperçoit pas.

SERTELET ayant trop de tarte, nous en donne chacun un bout, à papa et à moi, en rentrant à la gare.

Cet après-midi, BRUYERES dit que les obus tombent aux alentours de la ville, entre autres, sur CHAMP-LE-DUC, FIMENIL et BEAUMENIL, et au bout de la ville en sur LAVAL, la mitrailleuse se ferait entendre.

La voie est de nouveau sautée du côté de RAVES. Les Allemands, comme représailles, embarquent neuf bonhommes.

Ce soir, chez Madame DUBY, j'apprends qu'un jeune homme de SAINT-DIÉ nord (celui qui était arrêté) aurait eu la tête rasée, avec d'autres copains, dont parmi eux, deux femmes, paraît-il ?

Ah, vivement la fin de la guerre, que l'on puisse travailler de bon cœur !

Journée du 28 septembre 1944 - Louissette

Helmut, Fritz et Willie et leurs compagnons sont partis hier, au début de la soirée. Monsieur l'adjudant était parti le matin, sans donner de nouvelles des petits gâteaux.

Ils sont déjà remplacés.

Il n'y a pas d'autres nouvelles importantes. Le temps commence à devenir long.

Journée du 30 septembre 1944 - Jojo

Aujourd'hui, le temps redevient maussade ! Va-t-il pleuvoir ? Non ! Tant mieux !

Ce matin, aucune nouvelle sensationnelle sur la situation. Le canon gronde fortement et beaucoup plus près que d'habitude. Les Allemands, paraît-il, se retranchent sur la crête en face de la gare de CORCIEUX. Les Américains auraient pris BRUYERES, ainsi que RAMBERVILLERS ! Vers BACCARAT, la situation n'a pas changé.

À la gare, toujours rien de nouveau ! Ce matin, il y a encore eu un train pour monter vers BRUYERES. Jusqu'où a-t-il été ? Nous n'en savons rien. Toujours est-il qu'il n'est encore pas redescendu.

Dans l'après-midi, CORCIEUX nous dit qu'il n'y en a pas pour long avant qu'ils ne reçoivent des obus ! Ont-ils le goût de quelques choses ?

Toujours est-il que cela ne vient pas vite !

Cet après-midi, un Allemand filant de BRUYERES pour rien à dit à Madame DUBY que les Américains étaient arrivés. Qu'il s'est sauvé devant eux. Il nous a dit qu'ils possédaient plus de canons que les Allemands de fusils !

Alors qu'allons-nous devenir ???

Ce soir, Louissette est malade, sans doute elle n'écrira pas aujourd'hui.

Dimanche 1er octobre 1944 - Louissette

1er octobre. Est-ce que le 30 de ce mois, nous serons encore, ou même encore ? Nous disons au début de chaque mois, au début de chaque semaine, que nous réserve demain ?

Aujourd'hui, la pluie tombe de nouveau. Il est passé beaucoup de chenillettes, d'autos de toutes sortes, matériel peu reluisant. On raconte que demain, il va y avoir des tirs réels à SARUPT. On parle même que les gens de SARUPT partiraient.

Journée du 3 octobre 1944 - Jojo

Le beau temps revient tout de même et les avions aussi. Il n'est pas trop tôt !

Aujourd'hui, nous avons eu la visite des avions, et cette fois-ci, ça valait le coup. Il en passait partout. Et les chasseurs ! Tout cela fourmillait dans le ciel. Les chasseurs ont attaqué la Halle de la gare de SAINT-DIÉ, et elle a flambé comme une torche. Hier, nous avons eu deux touristes allemands pour coucher. Ils se sont installés à la cuisine. Ils se sont lavés, et nous ont laissé un tube de pâte dentifrice et une bouteille d'essence (pour le briquet à papa).

Dans la journée, BIFFONTAINE nous dit que ça crache pas loin de chez eux et qu'il y a de l'artillerie placée dans le village qui tire sur AUMONTZEY. Dans la soirée, MATHIS de BIFFONTAINE nous dit qu'il voit des obus américains exploser du côté de LA CHAPELLE.

BRUYERES, dit-on, serait prise, mais les Allemands se seraient battus avec acharnement et jusque même dans les caves où s'étaient réfugiés les civils. (C'est malheureux ! Si c'est pareil ici !!!)

Aujourd'hui, pour tout le village de SAINT-LÉONARD, nous devons donner à la réquisition 45 vaches. (Ils ne laisseront plus rien !).

Ce soir, il y a encore une Machine avec 4 wagons de fils de fer barbelés pour FRAIZE. (C'est avec cela qu'ils arrêteront les chars).

La voie de SAINT-LÉONARD à SAINT-DIÉ est déposée. Les travaux sont déjà en cours.

Ils ne nous laisseront que les yeux pour pleurer !

Journée du 3 octobre 1944 - Louissette

Si mon journal du 1er octobre fut si bref, si court et inachevé, c'est parce qu'au moment où j'écrivais, on frappa à la porte. Deux Allemands, demandèrent l'hospitalité. Comme l'a dit Jojo, ils couchèrent à la cuisine et repartirent le lendemain soir, ou hier soir à la tombée de la nuit.

Hier, je n'aurais pas pu écrire, j'avais la tête cassée par le bruit !

Bruits des bobards, bruits des avions, bruits des bottes, bruits des autos, bruits du monde qui s'agite !

Aujourd'hui, ça va mieux. Il y a eu cependant du remue-ménage au ciel et sur terre. Surtout pendant toute l'après-midi, et sans grande interruption de la région, Le PLAFOND et SAINT-DIÉ ont pris.

Il est une heure moins le quart, Thérèse, qui avait installé un petit lit par terre, et qui s'y était couchée, est réveillée par maman. Elle ronchonne un peu.

Nous avons appris que le haut-parleur de notre radio est chez Melle GABY, à la gare.

On n'entend plus le canon. Il s'est tu.

Je m'arrête ce soir. Demain, je reprendrai.

Journée du 4 octobre 1944 - Louissette

Ce soir, Jojo et moi, nous avons vidé l'arrosoir et le seau pour pouvoir aller au bassin voir les lueurs du canon.

Bien qu'il ne soit que 8 heures, il fait déjà très nuit.

Le couvre-feu est de 7 heures à 7 heures du matin. C'est pourquoi nous avons vidé ces ustensiles. Si nous nous faisons arrêter, nous avons un prétexte : nous allons à l'eau pour notre mère.

J'ai vu, entre la maison de Madame HAXAIRE et de Madame LEROGNON, la lueur tout de suite après le coup. Nous avons entendu des coups très forts hier soir, cette après-midi et ce soir.

La pluie tombe de nouveau. Aussi, un grand convoi de chenillettes, d'autres chenilles camouflées sont descendues vers 5 heures, pour être embarquées au train à SAULCY.

Autrement, il n'y a rien de nouveau. Ce matin, un aumônier allemand est venu dire sa messe à l'église. Que c'est beau l'universalité du catholicisme. Il y a chapelet, tous les soirs à cinq heures, pour la paroisse... Que font tante Louise et Marcelle ? Sont-elles seulement vivantes ? Ou bien en bonne santé ? Écoutent-elles la radio ? Elles doivent sûrement penser bien souvent à ANOULD et à SAINT-LÉONARD. Quand nous reverrons-nous ? Et nous reverrons-nous ?

Journée du 4 octobre 1944 - Jojo

Le soleil n'a pas fait son apparition aujourd'hui. Il nous boude je crois. Il fait un froid de chien.

Le matin se passe calmement. Les travailleurs qui démontent la voie sont arrivés près du poste saxloy B. Ils ne laissent rien, ils prennent traverses, éclisses, rails, tire-fonds, etc.

Le canon tonne dur ! On croirait qu'il se rapproche de plus en plus. Dans la nuit, les obus américains tombaient entre LA CHAPELLE et BIFFONTAINE. Aujourd'hui, ils tombent à BIFFONTAINE même, tout aux alentours de la scierie se trouvant à gauche de la gare.

Ce matin, un des civils allemands, que nous avons logé, est venu dire bonjour à maman, (Mme DUBY faisait l'interprète). En ce moment, il loge à CLEFCY. Les gens ne sont pas si accueillants que par ici, nous a-t-il dit, et il voudrait bien se sauver avec une dizaine de copains. Y arriveront-ils ? Celui-ci est père de 8 enfants et habite à NUREMBERG.

Nous apprenons par Madame CUNIN que les Allemands ont repris VARSOVIE. Le général BORD aurait capitulé. Quel dommage, que se passe-t-il donc là-bas ? Pourquoi les Russes ne leur viennent-ils pas en aide ?

Aujourd'hui, papa est allé à BARENCON. Il nous a apporté du fromage, 20 kilos de pommes et un litre de lait. Ce n'est déjà pas si mal ! On pourra encore tenir le coup un bon moment !

Le canon gronde de plus en plus fort !

Seront-ils ici demain ?

Journée du 5 octobre 1944 - Louissette

45 vaches sont parties hier de SAINT-LÉONARD en ALLEMAGNE, via FRAIZE. On dit, ce soir, qu'il leur en faut encore 40 demain. Nous n'avons plus qu'un litre de lait. C'est bien maigre. Nous n'avons plus de beurre ni de fromage. Enfin, nous sommes les enfants du Bon Dieu.

Le temps est à la pluie. Il fait froid. On n'entend plus le canon. Ce ne sont pas de bonnes nouvelles. Tous les gens sont dégoûtés, énervés, les plus petits comme les plus grands.

De la guerre, on ne sait rien de vrai. J'ai ouï dire par un homme à la radio qu'on se serait tout dit durant cette guerre, sauf la vérité.

Journée du 6 octobre 1944 - Jojo

Le temps reste toujours maussade. Quel dommage ! Car les autos, les camions ne font que de danser sur la toute, sans arrêt et tout le long de la journée.

Ce matin, il y a eu tout de même sept avions pour survoler la région, mais ils n'ont rien fait.

Dans la nuit, le canon a tonné fort, et ce soir aussi. On voyait les lueurs se détacher dans le ciel.

BIFFONTAINE dit que les obus tombent toujours à gauche de BIFFONTAINE, et ceci, presque sans arrêt. Ce serait GRANGES et YVOUX-LA CHAPELLE qui prendraient.

Cet après-midi, nous avons encore eu une machine pour aller jusqu'à BIFFONTAINE. Ils nous ont déchargé à la gare six brouettes de houille, car on n'en n'avait plus.

Aujourd'hui, Monsieur THEILLER nous a dit que les Américains auraient dépassé BELFORT, mais sans l'avoir prise, et auraient enlevé le BALLON D'ALSACE, et s'annonceraient en direction de MULHOUSE. Serons-nous encerclés tout de même ? C'est possible !

Hier, Monsieur ANDRE, en allant à SAINT-DIÉ, s'est fait réquisitionner son vélo. Ils ne lui laisseront plus rien ! Autos, motos, chevaux, bois, tout est embarqué !

Ce n'est pas chez nous qu'ils pourraient en prendre tant.

P.S. Il paraîtrait qu'à SAINT-LÉONARD, toutes les filles de la commune, sauf deux, qui ? On n'en sait rien ! Seront rasées après la guerre ! Gare !!!

Journée du 7 octobre 1944 - Jojo

La journée a été très mouvementée ! Naturellement, car il faisait beau.

Tout d'abord, pendant la nuit, le canon a tonné formidablement, et ce matin pareillement. On s'attendait à une grande offensive du côté américain, mais il n'y a rien eu !

Dans la matinée, les avions ne font que de passer et repasser. Étant avec Monsieur LAMAZE, près du carré voie II, nous avons assisté à des tirs de D.C.À. sur les chasseurs. Il y avait des boules blanches partout, mais les avions ne s'en occupaient pas beaucoup.

Monsieur LAMAZE, en revenant à la gare, arrache plein de lauriers que les boches avaient pris pour camoufler une de leurs baraques creusées dans la terre ! (Il a bien raison).

Vers 10 heures, les Allemands arrivent avec une pièce de canon « ifo court ». Il paraîtrait qu'ils voudraient embarquer ici, mais non ! Ils sont repartis vers midi. Il y a eu contre-ordre bien sûr ! Et le canon gronde !

Dans l'après-midi, les avions font de nouveau leur apparition. On les voit piquer au-dessus de FRAIZE, ils étaient bien douze. Ils auraient lâché une bombe vers la gare, atteint la chapelle de l'hôpital, tué une femme et arraché un bras à un bonhomme des Sèches-Toumées ! ...

La machine étant partie pour GERARDMER, dans la nuit, s'est trouvée canonnée et mitraillée en arrivant à LAVELINE. Le mécanicien et son chauffeur étant de SAINT-DIÉ, s'en sont retournés à pied. Ils nous ont raconté que les Américains sont tout près de LAVELINE. Les $\frac{3}{4}$ des maisons seraient détruites, mais ceci sans aucune victime (c'est bien, tant mieux).

Dans la soirée, nous apprenons que HERBAVILLE, ÉTIVAL et RAON et à l'entrée de CORCIEUX, reçoivent des obus. Notre tour arrivera-t-il bientôt ?

Ce soir, nous avons eu une machine pour garer les wagons à notre gare.

Je faisais le guet pour les avions, pendant que Messieurs BALTHAZARD et MAINBOURG faisaient la manœuvre.

Juste au même moment, il en est passé une belle bande des avions, mais ils ne l'ont sans doute pas vue, car ils avaient eu bientôt fini de la nettoyer.

Dormirons-nous tranquille cette nuit. On n'entend presque plus le canon. Mais ils peuvent vite se décider.

Journée du 7 octobre 1944 - Louise

Jojo a tout raconté, de telle sorte que je n'ai plus grand-chose à raconter. Cependant, ce grand-chose n'est pas sans importance.

Il est arrivé hier soir, chez Monsieur PIERRON, un nouveau régiment, des bandes de pillards qui garèrent leurs voitures dans la cour et le poulailler. Ils sont allés dans les caves, et naturellement, se sont servis. Ce fut un va-et-vient peu

ordinaire. Lucette croyait que les chars américains n'étaient pas loin, pour qu'il y ait pareil branle-bas.

Ce matin, tous étaient partis, sauf deux, mais de la Kommandantur. Bien gentils. J'ai hérité un morceau de savon et un tube de bonbons.

Mais tout cela n'est rien. Ce matin, nous avons retrouvé la salle à manger dans un état déplorable. Le violon de Lucette a disparu. Un tombereau, du beurre, des conserves, des apéritifs dans le buffet, des pots de confiture. Tout ça ? Dieu sait où !

Après-midi, nous avons goûté un petit air de cave, pendant la mitraille.

Après, dans la soirée, Madame GERARD, éplorée, est venue nous dire : « ils m'ont pris ma machine à coudre, ils m'ont donné cinq mille francs », mais qu'est-ce que leur argent ?

C'était Paul qui me l'avait achetée quand nous nous sommes mariés. Ce n'est pas tant encore pour la machine, que pour le souvenir. Pauvre Madame GERARD, je la comprends très bien.

Tout de suite après cette aventure, Madame PIERRON étant sortie, rentra en coup de vent, à la cuisine, en disant : « Mon Dieu, viens voir ce qu'ils vont faire à Auguste ? Je sors en vitesse : quatre Allemands, grands de taille, mauvais de figure, étaient derrière Monsieur PIERRON, qui ouvrait la porte de la grande cave et conduisait ces messieurs devant les dernières malheureuses bouteilles de vin. Madame PIERRON pleurait et disait : « Qu'ils nous prennent tout, mais qu'ils nous foutent le camp »

Un grand allemand regarda du haut en bas dans les casiers et entra au bureau pour payer. Je le verrai toujours. Mais on ne peut décrire. On est impuissant devant la force.

Journée du 8 octobre 1944 - Jojo

Il fait très beau ! Tant mieux, on pourra se divertir encore aujourd'hui. Le canon, ce matin, roule sans intermittence, et cela pas très loin d'ici, aux ARRENTES DE CORCIEUX ! Paraît-il !

À 7 heures, douze chasseurs font déjà leur apparition, ils tournent au-dessus de FRAIZE, et piquent encore au même endroit qu'hier.

Résultats : l'hôpital a encore de nouveau souffert, deux ou trois maisons détruites, et une femme blessée. Il paraîtrait qu'il y avait des pièces d'artillerie, il y a 18 jours, mais il y a longtemps qu'elles sont parties.

Dans la matinée, nouveau bombardement par l'artillerie, sur BIFFONTAINE et sur LA CHAPELLE.

Après-midi, papa est allé à FRAIZE, pour prendre des nouvelles de grand-père qui se trouvait à l'hôpital. Il en a été quitte pour la peur, comme beaucoup d'autres !

Vers 17 heures, un tracteur passe sur la route, remorquant une chenillette. Naturellement, sur le capot du tracteur, se trouvent deux guetteurs d'avions. Juste au même moment, Alain MAINBOURG, Louis DESJEUNES, Dédé MASSON et Cie faisaient mine d'apercevoir des avions et de reculer vers la maison RATAIRE, pour se mettre à l'abri. Quand les deux guetteurs ont aperçu ces jeunes, ils ont commencé à braquer leurs jumelles, et à garer le tracteur et la chenillette, tant bien que mal, sur le bord de la route !

Et ce n'est pas vrai ! Il ne passait pas d'avions ! Ils avaient joué un tour à nos protecteurs ! Ce n'était pas mal, mais ils auraient très bien pu se faire enguirlander par les types du tracteur.

Quand on est jeune, qu'est-ce que l'on veut dire !

Monsieur OUTMANE, de SAINT-DIÉ, nous dit que les Allemands embarqueraient tous les hommes pour en faire un train ce soir. Pour quelle direction et pourquoi faire ? Nous n'en savons rien !

Les gendarmes, venus de FRAIZE, nous ont raconté le bombardement de ce matin. Il resterait encore trois bombes non éclatées. Ils en auraient jeté une dizaine, paraît-il, et elles sont évaluées à 250 kg chaque.... Déjà de beaux morceaux ! Et pour ne pas faire grand-chose !

Ce soir, nous avons encore une machine pour aller à FRAIZE, avec des wagons !

Ils sont comme les « foustros » maintenant. Ils ne circulent plus que la nuit.

Journée du 9 octobre 1944 - Louise

À SAINT-LÉONARD, ce matin, régnait un calme complet. On se serait cru au temps de paix..... Les avions ne se sont pas montrés. Le canon ne s'est pas fait entendre. Seuls quelques soldats, quelques camions rappelèrent à la réalité. Bien triste et bien cruelle vérité.

Les Américains auraient, paraît-il, reculé d'une quinzaine de kilomètres. On ne peut savoir exactement où ils sont. Quelques personnes pensent qu'ils vont nous encercler, en remontant la plaine d'Alsace. D'ici là, je crois que nous serons à l'an prochain.

Je ne peux pas m'empêcher de penser aux gens qui sont mis brutalement, forcément à la porte, à cette époque, tout juste à l'entrée de l'hiver. Il pleut de nouveau et je crois que la neige ne va pas tarder. Mon Dieu, ayez pitié de nous.

Peut-être que pareille chose va nous arriver un jour ou l'autre, ou bien une nuit ou une autre.

Madame PIERRON a un mauvais moral. Des soldats de MARDICHAMPS sont venus ce matin. Ils ont dit : « nous savons que vous avez du vin ». Procédé d'intimidation, ou dénonciation ? Mystère.

Journée du 10 octobre 1944 - Jojo

Cette journée s'est passée beaucoup plus rapidement que d'habitude !

Tout d'abord, nous n'avons pas eu à chômer à la gare. Toute la journée, il a fallu jongler avec les wagons, et c'est la première fois que j'en ai tant accroché.

Le matin, nous sommes allés au poste B. SERTELET, THOMAS, LECLERC et moi, pour nous planquer, car les Allemands avaient l'air de nous trouver beaucoup trop à la gare. Nous en avons profité pour taper une « manie » à quatre, mais il ne faisait pas très chaud, et nous avons dressé nos plans pour avoir du feu. Demain, nous seront certainement mieux !

Dans le village, le bruit circule que les Allemands vont faire sauter le pont et la vanne de la scierie, et ceci en s'y prenant qu'en une seule fois. LALEVEE nous a dit qu'il faudrait probablement évacuer dans un rayon de 100 m.

Les nouvelles nous arrivant de BIFFONTAINE relatent qu'une nouvelle recrudescence des opérations (car nous pouvons retéléphoner à BIFFONTAINE maintenant). Il dit qu'ils ont été canardés presque sans arrêt, toute la journée.... Un obus est tombé juste sur la voie, il a fait un trou d'un mètre de profondeur, sur je ne sais plus combien de diamètre.

Je viens d'interrompre mon petit commentaire, pour aller écouter le canon par notre fenêtre. On voit les lueurs se dessiner dans le ciel. Justement, on entend aussi des avions, et il est 20 heures.

Cet après-midi, pour la première fois de ma vie « j'ai entendu siffler les obus ». Cela fait un drôle d'effet. Les obus tombaient à TAINTRUX, à Chevry plus exactement. Il y a deux civils tués : une femme et un homme.

BIFFONTAINE nous a appris aussi que les Américains devaient être à LAVELINE, depuis ce matin et que les Allemands feraient évacuer LA CHAPELLE. (Ceci n'est pas confirmé)

En tout cas, le canon tonne de plus en plus. Toujours de BIFFONTAINE, on entend la bataille, la mitraille et les grenades.

M. Y nous apprend que les Américains auraient réussi à passer au nord de BELFORT, est-ce vrai ?

Monsieur LECLERC de Girompaire nous dit qu'à midi, il a eu la visite de trois ou quatre Polonais qui fuyaient le front. Pas bon ! Disaient-ils, avec les noirs ils ne font pas de prisonniers, et ils ne circulent qu'avec le coupe-choux entre les dents.

Ils promettent les nègres !

En ce moment, Thérèse rouspète pour faire des verbes, tandis que maman se morfond toujours en entendant le bruit du canon et des avions.

Et dire que c'est peut-être seulement le commencement !

Journée du 11 Octobre 1944 - Louissette

Journée passablement mouvementée. Je serais plus juste, si je disais : après-midi mouvementée.

Le ciel qui était tout couvert ce matin, s'est éclairci cette après-midi les avions ont circulé presque sans arrêt. FRAIZE a de nouveau été bombardée. Je lavais les escaliers chez Madame P. quand des avions passèrent et repassèrent. À un moment donné, de formidables détonations se firent entendre. C'était le bombardement.

Des convois montaient et descendaient vers le soir. Ils se sont faits mitrailler aussi du côté de FRAIZE, tous avons encore fait un petit tour à la cave. Mais cela n'a pas donné grand-chose.

Madame PIERRON loge de nouveau un officier. Je ne le connais pas encore, on verra demain.

On entend très fortement le canon, même à ce moment, il est huit heures et dix minutes du soir.

Journée du 11 octobre 1944 - Jojo

Le canon tonne toujours, et ils n'avaient pas prévu cela ! C'est à n'y rien comprendre.

Ce matin, nous avons essayé d'allumer du feu au poste B. Ça ronfle également bien. Cette après-midi, nous y avons joué aux cartes, avec Messieurs LECLERC, THOMAS et moi.

Auparavant, les avions sont venus faire leurs visites au-dessus de la région. Ils ont attaqué à la bombe du côté de Clairegoutte, c'est-à-dire à l'entrée de FRAIZE, sur quoi ? On n'en sait rien.

Jusqu'à présent, on ne connaît pas de victimes ni de maisons détruites. Dans la soirée, ils y sont retournés pour une deuxième fois. Une bombe est tombée à un mètre de la voie-ferrée.

Ce soir, le temps est beau clair, on en aura encore sûrement encore demain.

BIFFONTAINE ne sait rien de nouveau ! Ça dégoûte.

Journée du 12 octobre 1944 - Jojo

Ce matin, le temps était au beau. Les chasseurs ont fait de nouveau leurs loopings au-dessus de FRAIZE, de nouveau, ils ont bombardé la région de Clairegoutte et

de La Beurée. Il y a deux ou trois maisons d'amochées et deux maisons brûlées à La Beurée.

Dans l'après-midi, le temps s'est de nouveau brouillé, et ce soir, il pleut. On entend toujours le canon ! Les carreaux tremblent, cela fait du bruit, et c'est tout !

BIFFONTAINE ne répond plus ! C'est fini, ils sont complètement isolés de nous. Le Chef de gare de BIFFONTAINE est venu à pied à la HOUSSIÈRE pour donner des nouvelles. Ce matin, a-t-il dit, les Allemands ont incendié les Halles de BIFFONTAINE et de LA CHAPELLE. À BIFFONTAINE, ils ont brisé, à coups de hache, les installations électriques, téléphone, sémaphores, etc.

Ce soir, nous apprenons qu'il y a de violents combats dans le secteur du THILLOT et d'ÉPINAL.

Quand serons-nous délivrés de ce cauchemar ?

Journée du 13 octobre 1944 (vendredi) - Louise

Depuis hier matin, le canon n'a pas cessé de se faire entendre. Parfois, c'est un roulement lointain, à d'autres moments, ce sont de fortes détonations.

Ils ne sont pas à LAVELINE, paraît-il. Ils seraient au Kertoff, ce matin, mais il n'y a rien de sûr. Par suite du temps très bas, les avions se sont faits entendre très peu dans l'après-midi. Mais nous ne les avons pas vus. Il n'en fut pas de même hier à midi. Ils ont survolé FRAIZE et les environs pendant trois quarts d'heures. S'ils avaient survolé, ce ne serait rien, mais ils ont bombardé juste derrière la forêt, devant la maison. Ils décrivaient de grands arcs de cercles, et, à un moment donné, à toute vitesse, ils piquaient sur l'objectif, trois ou quatre l'un derrière l'autre. Nous voyons très bien les bombes descendre de l'avion. Puis une fumée épaisse monte lentement dans le ciel !

Aujourd'hui, donc rien de sensationnel. À part le canon, il est tombé des obus du côté de CORCIEUX. Il va être sept heures, Jojo rentrera bientôt. Vivement que nous sachions peut-être quelque chose de nouveau.

Journée du 14 octobre 1944 - Louise

Une centaine de réfugiés de BRU (environs de RAMBERVILLERS) doivent arriver ici, demain ou lundi. Ils sont évacués par ordre des autorités allemandes.

Ce que nous craignons arrive. Au fur et à mesure que le front se rapproche, ils évacuent les populations. Oh ! Dieu nous préserve d'un tel malheur. Quitter tout, pour trouver l'inconnu, l'étranger. Fuir peut-être, être obligés de fuir la Patrie pour l'étranger. À ce moment-là, on se rend compte, comme on aime ses murs, ses meubles, sa cuisine, ses fleurs, ses bêtes. Le poète le sentait aussi, lui qui disait :

« Objets inanimés, avez-vous donc une âme qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ».

De la guerre, rien ou peu. Les Allemands auraient repris HERPELMONT. Je crois que nous allons passer l'hiver dans cette position. C'est dur !

Les Vosges, la chaîne des Vosges est un véritable rempart qu'utilise avec profit l'Allemand guerrier jusqu'au bout des ongles. Nos Cols sont gardés, et bien gardés. On dit que les Allemands contre-attaquent, furieusement, car le canon fait trembler les maisons.

Dans mon for intérieur, quelque chose me dit que nous commençons seulement de souffrir. Nous sommes le 14, si le temps continue, nous aurons de la neige à La Toussaint.

Journée du 15 octobre 1944 - Jojo

Aujourd'hui, journée très mouvementée. Tout d'abord ce matin, comme j'étais de repos, je faisais la grasse matinée. Je fus bientôt obligé de sauter en bas du lit, pour m'habiller en vitesse, car le canon tonnait plus fort que d'habitude. Il tonnait si fort, que les obus passaient en sifflant au-dessus de SAINT-LÉONARD et allaient s'écraser du côté de Mardichamps. C'est aujourd'hui, pour ainsi dire, que nous avons reçu le baptême du feu.

Et bientôt, les avions, la D.C.À. se mirent de la partie. On commença à évacuer tout le linge de la maison, ainsi que la vaisselle chez Henri DEMANGE, et en faisant le haut dos au moment où les obus sifflaient, ça crachait partout. Derrière Sarupt, les obus arrosaient le bois, ainsi que tout autour de la gare de VANEMONT et de la filature, ça et là, de temps en temps, des obus déchiraient l'air d'un sifflement plus strident, ils tombaient près de chez MARIATTE, et de la voie ferrée à Girompaire. On croyait que c'était la grande attaque, mais non, ça s'est calmé dans la matinée.

Madame DUBY était en soin après Zébio et Raymond, car ils étaient partis aux tranchées. Raymond est revenu dans la matinée, après avoir reconnu un boche qui avait eu la jambe cassée en sautant dans une tranchée, pour s'abriter des obus. Zébio lui, a eu plus chaud, les obus tombaient à 100 mètres de lui, il était en train de porter des piquets pour les barbelés, avec des copains, du côté de La Planchette.

À Mardichamps, le fils SEUXET a été blessé. Il a reçu des éclats dans la jambe, et il a une épaule démise. Enfin, il n'y a encore pas eu trop de mal.

Derrière chez SONREL, sont tombés deux obus qui n'ont pas fait de mal, heureusement !

Les fils de chemin de fer (téléphone, signaux, etc.) ont été coupés entre SAINT-LÉONARD et SAULCY.

Ce matin, j'ai retrouvé un petit éclat de D.C.À. près de la porte de notre baraque.

Les avions ne faisaient que cela de passer. Ils ont piqué sur SAINTE-MARGUERITE, et trois ou quatre encore sur FRAIZE. Cette après-midi, à huit, ils ont de nouveau piqué sur FRAIZE.

Dans l'après-midi, on entend encore, par moment, le canon. Nous jouons aux cartes, avec Marthe, Louissette, Janine LEROGNON, Thérèse, Zébio et moi, pour passer le temps. Chaque fois qu'il passait des avions et que la D.C.À. tirait, nous nous rendions à la cuisine.

Ce soir, j'ai été faire une belote avec Monsieur DUBY, puis, je suis rentré à la maison en taquinant Thérèse et Janine DEMANGE. Cela a fait rouspéter maman : « Quand même, le gamin ! » disait-elle.

À l'heure où j'écris, papa ne va pas tarder de rentrer. Le canon recommence à tonner fort. (il est 18 h 30).

Serons-nous obligés d'aller coucher à la cave cette nuit ?

Je dirai cela demain !

Ce soir, les réfugiés de BRU doivent arriver. Monsieur Henri DEMANGE, chez Yvette DURAIN et Madame HAXAIRE, en ont à loger.

C'est malheureux d'être obligés d'évacuer. Et peut-être que cela nous pend au nez aussi !

Journée du 15 octobre 1944 - Louissette

Le 15 octobre est une date qui ne s'effacera pas de ma mémoire, je ne crois pas.

Ce matin, après la communion, nous sortions, Lucette, Marguerite et moi, en causant, sous les cloches. Il passait des avions. Tout à coup, un miaulement se fit entendre. Nous avions deviné, nous rentrâmes vite à l'abri. Second miaulement, puis un troisième suivi de détonations pas bien fortes. SAINT-LÉONARD, Mardichamps, Contramoulin, comme l'a raconté Jojo, furent baptisés aujourd'hui. Le canon tonne toujours. On entend parfois très bien le départ, puis un moment après, un bruit très fort à l'arrivée.

Je n'eus pas la permission d'aller aux offices. Ce matin, tous les habitants de la maison descendirent le plus précieux à la cave. Les avions ont survolé et survolé la région. La D.C.À. tire. On voit très bien les obus éclater en l'air, mais pas un avion ne fut touché.

Ce soir, le canon gronde très fort. L'on se demande si l'on passera la nuit entière dans son lit. À la grâce de Dieu. Les réfugiés ne sont pas arrivés. Il me semble que nous n'en n'aurons point.

Pour la première fois de ma vie, j'ai entendu des obus siffler.

Cela fait mal aux oreilles ! Cela fait mal au cœur !

Journée du 16 octobre 1944 - Louisette

Le petit SEUXET est mort des suites de ses blessures. Il paraît qu'il a souffert cruellement, avant de mourir. Dieu ait son âme.

Il pleut beaucoup ce soir. Le canon donne de temps en temps, tantôt fort, tantôt moins fort.

Les réfugiés de BRU doivent arriver demain. Madame PIERRON a préparé la chambre, et Lucette a accroché de jolies gravures. Quelle sollicitude de la part de ces deux femmes.

Nous avons couché dans notre lit, cette nuit. Il est fort probable que nous y coucherons encore tout l'hiver, si Dieu ne nous délivre pas lui-même de tous ceux qui ne sont pas chez eux, étant en transit.

Journée du 17 octobre 1944 - Louisette

Marie GUERARD était chez Lucette, quand j'arrivai comme d'habitude à 1 heure chez Madame PIERRON.

JEANMENIL fut évacué à SAINT-BENOIT, il y a quinze jours.

SAINT-BENOIT a eu l'ordre d'évacuer hier soir. Les habitants doivent se rendre à BERTRIMOUTIER.

Il y a quinze jours, à JEANMENIL, après avoir vécu quinze jours dans les caves, les habitants recevaient l'ordre de partir dans le quart d'heure qui suivait.

Ils n'allèrent pas plus loin que SAINT-BENOIT et furent mitraillés par les Américains quand ils partaient.

Ceux-ci lancent des bombes phosphorescentes qui font beaucoup de mal. JEANMENIL n'existe plus. Les maisons appartenant à la famille de Marie ont été détruites ou endommagées.

Chose incompréhensible, les Américains pourraient, aux dires des gens, avancer beaucoup plus vite. Mais ça doit les amuser de détruire la France. Ils ne bougent pas, mais font beaucoup de mal.

Pauvre Marie, elle n'a, pour toute fortune, que ce qu'elle a sur le dos. Elle est repartie vers trois heures.

Ce matin et cette après-midi, des réfugiés français et des soldats allemands n'ont cessé de monter la route.

Réfugiés français avec des charrettes, des bœufs, des chevaux ou des vaches, du linge. J'ai vu une pauvre vieille assise sur une charrette. Cela fait mal !

Soldats allemands bien mal équipés. Ils passaient par groupes de vingt ou trente. Sur le nombre, il n'y avait pas cinq fusils.

Le canon n'a cessé de gronder toute la nuit et toute la journée, et toujours au même rythme, toujours avec le même degré d'intensité. Mais je crois que par là aussi, ils font du sur place.

Nous n'aurons pas, d'après les dernières informations, de réfugiés de BRU.

Auraient-ils l'intention de faire de nous des évacués ?

Journée du 18 octobre 1944 - Jojo

Aujourd'hui, je me décide tout de même à faire un brin de causerie, quoique je n'aie pas grand-chose à dire.

On entend toujours le canon, mais les obus ne viennent plus atterrir à SAINT-LÉONARD, ce sont les régions de CORCIEUX, VANEMONT et surtout THIRIVILLE, BIFFONTAINE qui prennent pour ainsi dire toute la sauce.

On se demande si on passera l'hiver avec les Allemands, c'est à douter d'après ce que l'on voit.

Là, alors, ce serait le comble du malheur.

Tout le monde commence à se démoraliser, on croirait que nous les Vosges, nous ne sommes pas des Français ! Et que nous n'avons pas besoin d'être libérés !

Journée du 20 octobre 1944 - Jojo

Aujourd'hui, journée très mouvementée. Vraiment, on sentait que c'était la guerre pour de bon.

Ce matin, le canon donnait de tous les côtés. CORCIEUX nous téléphone que les obus tombent tout autour de la gare. Dans la matinée, nous essayons de le rappeler, il ne répond plus ! Le téléphone est coupé.

L'après-midi, les avions ne font que circuler. Ils piquent encore pour deux fois sur FRAIZE. La voie ferrée se trouve coupée sur une dizaine de mètres, ainsi que la ligne téléphonique.

Après le bombardement, on entend les obus siffler, puis à notre stupéfaction, on les voit éclater du côté de la route du Plafond. Est-ce la route ou la pièce de D.C.À. qu'ils visent ?

Sur la soirée, les avions ne font que de passer. Ils sont accueillis à coups d'obus. On les entend encore passer plusieurs fois sur CORCIEUX.

On aperçoit bientôt une épaisse fumée, de la direction de la gare de CORCIEUX, qui s'élève. Est-ce la halle que les Allemands font flamber ? Ils en parlaient fort la veille.

Les banhofes de la gare de CORCIEUX sont « ripés » dans la nuit !

Hier soir, comme je rentrais du travail, on voyait une lueur formidable redonnant dans le ciel, ça donnait juste vers GERARDMER. Étaient-ce encore quelques actes de banditismes de la part des Allemands ?

Demain, il faut aller porter la bicyclette à la Mairie.

Ils vont plumer tout le monde, jusqu'au bout !

Et dire que les « Amerluches » n'avancent pas !

Journée du 21 octobre 1944 - Jojo

Aujourd'hui, je suis de congé. Le matin, je reste au lit jusqu'à 11 heures, à lire des Miroirs du Sport ! Ça rappelle le temps où tout était calme !

Le canon gronde fort, de temps à autre et les obus tombent à nouveau du côté de la route du Plafond.

À midi, un avion passe tout seul et fait des pirouettes au-dessus de la montagne, du côté de Bellegoutte.

Dans l'après-midi, nous allons bêcher les patates avec Papa. Nous n'en trouvons pas beaucoup. En dernier, nous en trouvons passablement, mais il a fallu rentrer de bonne heure. Des obus ont éclaté dans l'air, pas loin d'où nous étions.

En rentrant le soir, j'aide Monsieur HAXAIRE à charger ses sacs de pommes de terre sur la charrette. Il veut les enterrer, lui aussi. Je crois que chez nous, nous en ferons autant. Étant enterrées, elles seront à l'abri de tout, de la rafle, du feu (si la maison venait à brûler).

Je crois qu'il n'y a pas eu beaucoup de monde pour porter les vélos à la Mairie ! Louissette est montée, ce matin, à ANOULD, pour planquer le sien chez grand-mère !

Quand-même, quel fourbi faut-il faire !

Et ce n'est certainement pas fini !

Journée du 22 octobre 1944 - dimanche - Jojo

Journée sans grand changement, à part cela : qu'on n'a pas entendu le canon de la journée. Est-ce pour un préparatif quelconque ?

Ce matin, je suis allé à la messe. En revenant avec les copains, du cimetière, (je revenais avec J. ANDRE, M. GEORGES, M. DEMANGE, P. et D. SONREL et M. NOËL), nous rencontrons une vieille limousine, conduite par des Allemands. P. SONREL et un autre faisaient semblant d'apercevoir des avions. On vit bientôt un Allemand se mettre à la portière, dès qu'ils nous ont aperçus. En un clin d'œil, la bagnole fut rangée sur le bord de la route, et en un clin d'œil... nous fûmes loin aussi. Pas assez loin tout de même pour certains !

Vous allez le voir bientôt. Arrivés près de l'église, en courant, nous deux, M. GEORGES et moi, nous nous arrêtons pour souffler un peu. Maurice, croyant le danger écarté, repartit en direction de chez lui, et moi aussi ; arrivé près de chez (FERRY, les jeunes), j'entendis Mikey P. SONREL, Dédé et M. NOËL me rappeler et me demander pourquoi je m'étais filé si vite. Je leur dis ma pensée. Ensuite, je leur donnai une poignée de main...

Lorsque je fus arrivé près de l'école, j'entendis un boche qui hachepaillait dur. Je me retournai, et qu'est-ce que je vis ? Le boche de la bagnole arrêtée, étant en train de gifler mes autres quatre gaillards qui s'apprêtaient à partir. Les bérets volaient de chaque côté, pendant que Jojo, lui, pressait sur l'accélérateur, pour rentrer à la maison. Je me retournai, à nouveau, près du bassin, pour voir si le boche ne venait pas me gifler à mon tour. Mais non, il n'en fut rien. J'en fus quitte pour la peur.

Je me demande si Jacky et Maurice ont pris la sauce aussi. Je le saurai certainement bientôt.

Ce petit incident ne m'a pas empêché tout de même de bien manger à midi !

Cet après-midi, je suis allé jouer aux cartes chez Monsieur DUBY. On a fait une belote à quatre, avec Raymond, Monsieur DUBY, Henri DEMANGE et moi.

Nous étions nous deux, Monsieur DUBY, nous avons gagné cinq parties contre trois.

Ce soir, nous avons appris que les Américains avaient pris IVOUX LA CHAPELLE, est-ce vrai ?

Il paraîtrait que du côté de CORCIEUX, on entendait le petit canon, et la mitrailleuse, est-ce vrai ?

Il paraîtrait que les Allemands de CORCIEUX se seraient repliés au Belrepaire près de FRAIZE, est-ce vrai ?

Il paraîtrait que GERARDMER est presque rasée. Cela est certainement vrai, car cela provient de Monsieur RICHARD qui en est revenu. Il nous a dit que Marcel PERROTEY et Roger ANDRE rentreraient peut-être mercredi.

Que nous réserve demain ?

Peut-être quelques pruneaux bien placés !

Journée du 23 octobre 1944 - Jojo

Rien à signaler d'important, à part ce soir. Vers 17 heures, le canon s'est mis à tonner plus fort que d'habitude. Les pièces allemandes ne sont certainement pas loin d'ici. Au même moment, les fusils et les mitrailleuses se sont mises à cracher. Nous nous demandions ce qui nous arrivait.

Messieurs MAINBOURG, BALTHAZARD et l'allemand FROM, étions en train d'écouter ce concert, dehors. Monsieur BALTHAZARD se réjouissait déjà

en supposant qu'on allait apercevoir, d'un moment à l'autre, deux ou trois négros déboucher de la lisière de la forêt.

En ce moment, grand-père est en train de nous réciter des fables apprises à l'école, il y a soixante-cinq ans, nous dit-il ! C'est rigolo de l'entendre, avec sa voix tremblotante, nous réciter tour à tour : Le loup et l'agneau, la peste chez les animaux, le corbeau et le renard, à la stupéfaction de Thérèse, qui le regarde bouche bée.

Hier, il n'y a eu que Pierrot SONREL pour recevoir les gifles, comme je vous l'avais dit.

Je viens de faire une bêtise : j'ai renversé l'encrier en écoutant grand-père raconter ses histoires de la guerre à la Fontenelle.

Ce soir, il commence à pleuvoir. Quel temps ! Dans la journée, nous avons appris que BIFFONTAINE et LA CHAPELLE étaient occupées par les Américains, ceci est-il vrai ?

Ce n'est pas encore demain qu'ils arriveront ici !

Journée du 24 octobre 1944 - Jojo

Toujours rien de nouveau ! On commence par s'en lasser. En attendant, les jours, les semaines, les mois s'écoulent ! Quand serons-nous pour de bon libérés ?

Dans la nuit, nous avons été réveillés en sursaut. Les obus tombaient à nouveau du côté de la route du Plafond. Il y a eu un boche tué et un autre blessé.

Ce matin, la pluie tombe toujours ! C'est désolant ! Tout s'emmêle ! On est tout à fait démoralisés ! Il y a eu un Allemand pour venir à la gare, voir la liste des hommes y travaillant. Il a dit qu'on y était de trop et qu'il faudrait aller aux tranchées. Demain, il faut que tout le monde, sans exception, soit à l'appel, même les malades. Le chef nous a dit que nous, il ne fallait pas y aller. J'ai tout de même le pressentiment que demain, ce ne sera pas la plume que je manierai, mais la pelle ou la pioche.

Il y a tout de même des gens raisonnables à SAINT-LÉONARD : on a ouï dire qu'il y en avait qui nous traitaient de fainéants, parce que nous n'étions pas aux tranchées. Et ceux-là, c'est certainement la jalousie qui les fait parler. Enfin, qu'est-ce que l'on veut dire.

Cet après-midi, Monsieur DEMANGE et G. CONVOLTE ont été aux petits gris. Ils ont dit qu'il y en avait ! Ce n'est pas croyable !

Vers 5 heures, je suis allé en vélo à SAULCY, chercher les sacs de la paye. J'ai ramené la bagatelle de 95 000 Frs.

La dépose de la deuxième voie continue. Elle sera bientôt enlevée jusqu'à la gare. Il paraîtrait que les Allemands ont fait sauter les tunnels, mais ceci n'est encore pas sûr. Nous ne pouvons plus téléphoner à CORCIEUX. C'est fini. Des pièces

d'artillerie seraient arrivées à Develines, à la Côte, à TAINTRUX et à La Planchette ! Gare, cela va chauffer !

Aujourd'hui, on nous a encore confirmé la prise de BIFFONTAINE, mais nous n'en savons pas plus.

Chaque soir, en allant au lit, on se demande si l'on couchera encore tranquille la nuit ci ! Ce n'est plus rigolo maintenant, mais ce que l'on veut dire ! On ne peut rien y faire.

Ce soir, il y a encore eu un train pour FRAIZE. Il ramènera à SAINT-DIÉ des wagons de pommes de terre, chargés à SAINT-LÉONARD, pour DÜTTLENHEIM !!!!

Journée du 26 octobre 1944 - Louissette

Pour me reposer de tricoter, et en attendant Jojo et le souper, je vais écrire un peu.

J'ai boudé, depuis le 17, et nous sommes le 26, bientôt le 27.

Nous passons des journées qui fatiguent beaucoup. Les obus pleuvent maintenant jour et nuit, en haut et en bas, de SAINT-LÉONARD, c'est-à-dire sur Chalgoutte, le Plafond, Clairegoutte pour le haut, Girompaire, Claingoutte, La Noselle, SAINT-DIÉ, SAINT MICHEL, LABOURGONCE et plus haut pour le bas.

À chaque instant (quand on y pense) la mort peut venir nous chercher.

Nous nous couchons maintenant tout habillés, avec manteaux, chaussures à proximité de la main. J'ai camouflé notre fenêtre, comme j'ai pu, hier. J'y ai plaqué, ou plutôt, j'y plaque contre, pour la nuit, des édredons et un coussin, je ne sais trop si nous sommes bien protégés contre les éclats, ma foi tant pis.

On fait ce que l'on peut. Pour le reste, on s'en remet à la divine Providence

Hier soir, vers neuf heures et demie, nous entendîmes le boum boum du départ. Voilà exactement ce que l'on entend : Boum.... Hiii..... Vrac. Bruits différents, mais qui se succèdent, avec assez de rapidité. La nuit s'est passée calmement de ce côté, mais par contre, des chars, des camions du matériel lourd, n'ont cessé de descendre. Nous sommes le 26. Il y a, tous les jours, un peu plus de mal fait, et nous ne sommes pas encore libérés (soi-disant), car le mot ne peut être plus exact. Après les combats, il ne reste que des tas de pierres provenant des maisons boulées, qui ont été bombardées cent sept ans à l'avance.

Marie a élu domicile chez Madame PIERRON, après le mauvais accueil de Trompette. Elle couche à la cave, toute seule. Elle a très peur. Mais quand on voit ce qu'elle a vu, on peut bien craindre.

Je crois que cela ne vas pas tarder, où nous seront obligés d'y coucher aussi. Il paraît qu'ils vont mettre des canons à Sarupt. Alors, nous sommes sujets aux bombardements.

Jojo est revenu. Il nous rapporte un peu de ravitaillement. Madame TANTON fait une distribution. Il faut bien, car un de ses jours, on ne pourra peut-être plus sortir.

Journée du 26 octobre 1944 - Jojo (20 h 30)

À l'instant où j'écris, les obus viennent de tomber pas bien loin. Louissette est allée voir chez les voisins, ce qu'ils en pensent, s'il faut coucher à la cave.

En ce moment, nous n'avons plus d'électricité, c'est à la lumière de la lampe à pétrole que j'écris en vitesse. Marie-Thérèse est toute habillée pour filer dehors ! (Ah ! Voilà la lumière qui réapparaît).

On est démoralisé complètement ! Je ne sais pas si les Américains ne se fichent pas de nous ! Ce matin, ils ont presque toujours canonné dans la région : sur SAINT-DIÉ, SAINTE-MARGUERITE, au-dessus de Girompaire, à la Moselle, au Palmont, à ANOULD et à FRAIZE.

Résultats : un tué et plusieurs blessés à FRAIZE, une femme blessée à ANOULD, plusieurs types blessés à SAINT-DIE. C'est tout de même malheureux, et cela pourquoi faire ? On se le demande.

À la minute, le canon se fait entendre, et voici Louissette qui rentre. Elle dit qu'Yvette et sa mère sont à la cave. Chez Henri DEMANGE, on couchera peut-être bien à la cave la nuit ci.

Dans la nuit, et toute la matinée, ce ne fut qu'un défilé de chars, d'autos et de camions qui descendaient la route nationale et qui, paraît-il, se dirigeaient vers RAON.

Dans l'après-midi, il y eut trois, quatre avions pour survoler la région, ils volaient à basse altitude. Ils furent accueillis par un violent feu de la D.C.A.

Ce soir, nous allons descendre les matelas à la salle à manger, pour coucher dessus, car nous avons peur d'être surpris pendant la nuit.

Et les obus tombent toujours, et cela doit être du côté de Contramoulin.

Il paraîtrait qu'il y aurait des pièces d'artilleries au Carreau, ou on ne sait encore pas si c'est vrai, mais c'est très possible !

Journée du 27 octobre 1944 - Jojo

Les journées deviennent de plus en plus mouvementées. Aujourd'hui, le canon a grondé sans arrêt. Les obus pleuvent sur SAINT-DIÉ et aux alentours de SAINT-LÉONARD. Cette nuit, nous n'avons tout de même pas couché à la cave, quoique les obus tombaient drus.

Ce matin, il n'y a rien eu d'anormal. Messieurs LAMAZE et MATHIEU sont allés réparer le téléphone coupé entre SAULCY et SAINT-LÉONARD.

Dans la nuit, les obus sont tombés sur le quai en face de la gare.

La façade de la gare fut criblée d'éclats et les carreaux en miettes.

Dans l'après-midi, on entend la mitrailleuse au loin. SAINT-DIÉ nous dit que l'on se bat à NOMPATELIZE. Ils avancent sûrement, car ils ne canonneraient pas si fort. Les Allemands qui déposent la voie, nous ont dit qu'ils étaient arrivés à CORCIEUX. Mais cela, je ne le crois pas !

Les employés allemands de la gare ont leur auto prête pour fiche le camp. C'est que ça sent mauvais !

Nous irons faire des tranchées ! Cela est officiel maintenant !

Ils ne laissent plus que sept hommes affectés à la gare, et nous étions dix-neuf.

Qu'est-ce que l'on veut dire, il faut que l'on y passe. Cela a déjà bien tardé !

Journée du 27 octobre 1944 - Louissette

Il est 8 h ½. À l'heure où j'écris, on entend des départs très forts ou des arrivées. Par moment, on ne distingue pas très bien.

Ce matin, maman et moi avons installé les lits à la salle à manger. Papa a camouflé la fenêtre à mi-hauteur, pour se préserver des éclats. Nous irons bientôt nous coucher. C'est une vie bien triste que nous menons, plus triste encore pour certains. Mais le moral reste haut, nous nous sentions très bien sur les matelas hier, et avec la lampe à pétrole.

Ce soir, Thérèse nous a dit : « Oh ! Il ne fera pas si bon coucher qu'hier ».

Nous n'avons aucune nouvelle de la radio. Mais, il n'y a pas besoin de radio, le canon, la mitrailleuse sont des porte-nouvelles exacts.

Le chœur de l'église Saint-Martin de SAINT-DIÉ serait abîmé, le quai Pastourel aussi. Mais on ne signale pas de victimes parmi la population civile.

Journée du 28 octobre 1944 - Jojo

Journée de plus en plus mouvementée. La nuit, le canon ne cesse de gronder. Ce matin, des canons anti-tanks sont montés à Sarupt, mais ils ne sont pas restés, ils sont repartis sur la Moselle.

Monsieur LAMAZE est parti réparer la ligne téléphonique entre SAULCY et SAINT-DIÉ, mais ce soir, elle n'est pas encore réparée. Peut-être a-t-il eu des ennuis avec des obus ?

Les avions font leur apparition, et ils bombardent FRAIZE. À midi, juste comme je revenais de la soupe, tous les Allemands et civils qui déposaient la voie ont reçu l'ordre de repartir ! Il paraîtrait que les Américains seraient arrivés à trois kilomètres de SAINT-DIÉ. La ville se fait arroser sans arrêt.

Les avions américains y ont lancé des tracts disant : De se réfugier dans les caves, pendant les deux jours à venir, et que la ville serait libérée lundi, un formidable bombardement par obus précéderait.

Cet après-midi, SAULCY est constamment canardée, le quartier de la gare principalement. Aux accalmies, le chef nous téléphone, pour donner de ses nouvelles, et en prendre des nôtres ! À ANOULD, les obus tomberaient au carrefour des routes FRAIZE, Le Plafond, près de chez VAUTRIN, et de la pharmacie. Grand-mère doit avoir peur !

Les employés allemands de la gare nous boudent de plus en plus, je ne sais pas ce qu'ils ont, peut-être y a-t-il de mauvaises nouvelles. Dans l'après-midi, les avions ne font que de patrouiller.

Ce soir, en dernière heure, les Américains sont arrivés à Chevry et au pied du Haut-Jacques (versant SAINT-DIÉ). On voit tout de même qu'ils ont avancé.

Enfin, on reprend un peu espoir. Peut-être serons-nous bientôt sauvés !

Il est neuf heures moins le quart et le canon tonne toujours ! Par moment, c'est de violentes explosions, mais pas sur le village même.

Peut-être serons-nous épargnés !...

Journée du 29 octobre 1944 - Jojo

Ce soir, je vais résumer en vitesse, car nous allons faire une belote avec papa, Louissette et Thérèse.

Ce matin, de bonne heure, les avions font leur apparition. La D.C.À. tire presque sans arrêt. Les avions piquent et mitraillent derrière le Carreau, Renamont et chez Pékin.

Je vais à la messe et c'est moi qui vais souffler aux orgues. À midi, les avions repassent à nouveau ; je vais chercher la paye à la gare ; je rapporte, en même temps, celle de Monsieur DEMENGE.

Après-midi, je vais jouer à la belote chez DUBY, comme chaque dimanche, c'est nous deux, Monsieur DUBY, qui gagnons.

Pendant ce temps, les avions ont lancé des tracts écrits en allemand. Ils invitent les Allemands à se rendre, qu'ils seront bien entretenus.

Ce soir, le canon recommence à tonner. Monsieur DUBY croit que l'on couchera à la cave.

Nous apprenons que l'on se bat à CORCIEUX et à SAINT MICHEL.

Peut-être demain ça se passera ici ?

Journée du 31 octobre 1944 - Jojo

Ce matin, il fait très froid., un vent glacial souffle. J'arrive à la gare à 7 heures, avec papa. Monsieur BALTHAZARD nous dit que les obus tombaient près de chez lui, dans la nuit ; un obus est venu se planter dans sa maison.

Peu de temps après, arrive l'équipe qui dépose la voie. Le chef de la bande dit qu'ils veulent brûler la gare et la halle. Mais dans la matinée, le chef s'est ravisé, il n'y aura que la halle pour brûler ! C'est déjà bien de trop.

Toute la matinée et l'après-midi, nous avons déménagé le bois, le foin, les lapins du chef de gare se trouvant dans la halle.

Les Allemands ont enlevé les aiguilles et en ont fait du beau avec le poste B. Ils ont tout saccagé : les jousseles, le téléphone, les voyants, enfin, le tout, sauf les leviers d'aiguilles. C'était désolant de voir ça !

Les armoires de relais en pleines voies étaient ouvertes et toutes éprouvées aussi.

Demain, ils saccageront certainement le reste : à la gare, le château d'eau et la grue !

En ce moment, le canon ronfle dur ; ce soir, en revenant de la gare, par un beau clair de lune, nous avons rencontré un canon tiré par six chevaux, ils montaient par Sarupt. Je crois que nous recevrons tôt des pruneaux par ici. (Est-ce des visions ? On verra bien !).

Demain, Monsieur MAIMBOURG et papa ont été demandés pour porter le cercueil de Madame WEICK (de LA CHAPELLE), décédée à la suite d'une blessure provoquée par un éclat d'obus.

Ce soir, nous avons encore assisté à un mitraillage par les avions, sur VANEMONT. Nous avons aperçu une grosse fumée.

Nous avons aussi reçu des nouvelles de tante Mienne et de grand-mère, par l'intermédiaire de Solange BAILLY. Tout va bien, le moral est bon, c'est tout ce qu'il faut !

Journée du 02 novembre 1944 - Jojo

Hier, nous avons passé une bien triste Toussaint, bien que le temps soit tout à fait au beau ! Les Allemands ont fait sauter tout à la gare, aujourd'hui, ils ont achevé ce qu'ils n'avaient pas fait hier.

Ils s'y sont repris en deux fois pour démolir le château d'eau. Ce matin, ils ont réussi à le coucher. Les grues hydrauliques, la grue, le poste B, sont complètement démolis, ils y ont fichu des pétards, cela faisait beaucoup de bruit ! Les carreaux volaient.

La baraque du chef de district est belle, la toiture s'est presque envolée.

Aujourd'hui, ils ont fait sauter toutes les aiguilles et brûler la halle. Ils étaient trois bonshommes pour accomplir leurs belles œuvres, et ils avaient le sourire !

Ce matin, nous leur avons demandé pour prendre les pommes de terre amassées par les Allemands, qui étaient dans la halle, on se les étaie partagées entre tous les employés, mais le service agricole allemand n'a pas voulu de ça ; ils nous les ont fait rapporter ou payer à 3 F le kilo.

Nous, nous avons payé les nôtres, comme cela, ils ont été contents.

Ils en ont fait du beau avec les appareils téléphoniques de la gare. Ils ont tout brisé à coups de pince : téléphone, sonnerie, boîtes électriques, enfin le tout. Quand je suis rentré à la gare et que j'ai vu tout cela, ça faisait mal au cœur. Le poste A était pareil, tous les appareils jonchaient le sol, des fils pendaient de tous les côtés, du verre brisé jonchant çà et là le plancher. Quel désastre, c'est incroyable !

Hier, les avions ont circulé passablement. Ils ont mitraillé presque toute l'après-midi sur TAINTRUX.

Le matin, nous entendions la mitrailleuse nettement, ainsi que les coups de fusil et le canon battait son plein. Il paraîtrait que les canons sont montés, cette nuit, sur Sarupt. Verrons-nous tout de même ce que c'est que la guerre ?

Journée du 04 novembre 1944 - Jojo

Aujourd'hui, ce fut une journée des plus mouvementées pour les opérations. Le canon, sans arrêt, n'a fait que tonner, ainsi que la mitrailleuse.

C'est aujourd'hui aussi que toute la SNCF a fait son entrée triomphale dans le rang des travailleurs de barbelés. Oui ! Nous avons tous été aux tranchées. Tous, entendons-nous, le chef de gare, le chef de district et fils du chef ont été exempts.

Tous les employés rouspétaient après le fils du chef. Pourquoi est-il exempt ? Nous n'en savons rien !

Monsieur BALTHAZARD ainsi que Georges CONVOLTE ont été aussi relevés de ces fonctions.

Comme travail, nous avons à enlever l'eau, avec une pelle, se trouvant dans les tranchées. Drôle de boulot en vérité ? Mais c'est comme cela. Enfin, nous avons rigolé tout de même. Après-midi, nous sommes repartis porter les outils à la Tuilerie de Mardichamps !

Vers 2 heures, nous sommes partis avec Raymond et Zébio, ainsi que Henri DEMANGE, bêcher des pommes de terre. Papa y a été aussi pour Monsieur PIERRON.

Comme marade, j'ai eu de la chalande de patates, un petit verre d'eau-de-vie et du cidre mousseux. Ce n'était déjà pas si mal !

Demain, nous allons encore à l'appel à 7 heures. Nous ne croyons pas travailler ! Enfin, on verra bien.

Journée du 05 novembre 1944 - Louissette

La bataille fait rage derrière Le Carreau. Nous avons été en état d'alerte cette après-midi. Des obus sont tombés à Sarupt et ici près du cimetière, comme nous finissions de manger. Nous sommes partis à la cave où les matelas et le fourneau sont installés. Plus rien n'est tombé sur SAINT-LÉONARD, dans l'après-midi, sauf peut-être à Sarupt. Nous ne savons pas au juste.

En ce moment, on n'entend plus rien, ou quelques coups très lointains. Il n'y a plus d'électricité. J'écris à la lueur de la lampe à carburant. Papa arrange la lampe à pétrole, il change la mèche.

Je ne sais pas si nous coucherons dans nos lits cette nuit. Nous avons grand espoir maintenant que nous serons bientôt quittes, mais à quel prix. Papa et Jojo ont été exempts ce matin. Ils doivent donner tous les outils, se représenter demain matin.

Que font grand-mère et tante Mienne ? Et tante Louise ?

La cave de Madame PIERRON, ainsi que sa chambre, a de nouveau été visitée. Le Major avait réquisitionné tout le reste du vin, il y a quelque temps. Les jours passés, un soldat allemand se présente à la maison et demande du vin. Madame PIERRON, aidée de Marie, s'explique et lui montre le bon de réquisition. Il venait (ce soldat) de la part d'un général et était muni d'un bon de réquisition de 200 bouteilles, s'il vous plaît !

C'était un général (au-dessus) du général, il semble qu'il n'y a rien. Ce soldat eu des bouteilles, mais pas 200, cela était impossible.

Quand il partit, Madame ROUSSEAU était là. Avec son air de ne pas y toucher, elle lui dit : « on dirait que vous êtes anglais, vous avez un accent anglais quand vous parlez français ». Il reste bouche bée, la poignée de la porte entre les mains, se mit à rire d'une drôle de façon, et Ne dit pas non.

Il m'avait frappée ce soldat. D'abord par son air, puis par ses dents en or et son accent, comme disait si bien Madame ROUSSEAU.

Le Major fut très mécontent de cette réquisition. Il se présenta plusieurs fois à la maison et aujourd'hui affirma à Madame PIERRON qu'il avait le pouvoir de la mettre en prison, et que les généraux n'étaient pas au-dessus du commandant de l'Orts-Kommandantur de Contramoulin.

Mais je crois qu'il essaie d'intimider. En attendant, ils mettent en émoi toute la famille, principalement Madame PIERRON, que cela touche beaucoup. Madame PIERRON a mal au cœur de voir partir son vin de cette façon, surtout de savoir qu'il sera bu comme de l'eau.

Journée du 09 novembre 1944 (8 h 00, moins 10 °) - Louise qui continue seules écritures -

Les larmes me viennent aux yeux en pensant à notre situation. Papa et Jojo sont partis hier, le 8 novembre. Ils ont été ramassés avec tous les hommes de 16 à 49 ans, à SAINT-LÉONARD et aux environs.

Oh ! Mon Dieu, mon cœur se serre.

Nous, maman, Thérèse et moi, nous sommes à CORCIEUX avec des habitants de SAINT-LÉONARD. Nous logeons dans un hôtel, la salle est pleine. C'est du bruit partout. Nous avons eu l'ordre d'évacuer ce matin. Nous avons pris tout ce que nous avons pu. Mon Dieu, j'ai mal. Où est Jojo, où est papa ? Où sont tous mes parents et amis ? Où est Madame PIERRON, Monsieur PIERRON, les autres. Oh, mon Dieu, donnez-nous la joie de se retrouver tous demain, de se retrouver tous après-demain.

Oh ! Qu'il y a de la peine. Quelle chose lamentable qu'une évacuation.

Grand -mères, personnes invalides, petits enfants, sur des charrettes encombrées de matelas, de couvertures, de choses de toutes sortes. Quel triste convoi sur la route tout le monde valide poussait, suivait, soufflait, et il faut bien, les rouspétant parfois.

L'armoire, les armoires, mon cadre, les tables, buffets, bureaux, lits, chambres, cuisines, où êtes-vous ?

Objets inanimés, avez-vous une âme ?

Journée du 11 novembre 1944

Je ne sais pas par quel bout commencer mes mémoires. Je suis complètement abruti. Après avoir couché, assis sur des chaises, dans la nuit du 9 au 10, dans l'hôtel CONTY, nous sommes ce soir dans une cave. Nous nous sommes vues seules un soir. Tous les gens cherchaient abri chez des particuliers.

Un soir, tout nous est tombé du ciel. Un matelas à la cave. Des hangars pour abriter nos voitures.

J'ai très mal au cœur ce soir. J'ai fait la queue à la Mairie, pour avoir un bon de bois. Nous avons droit à un quart.

Mlle FETET, chez qui nous sommes logées, et chez laquelle nous avons été reçues chaleureusement me prête une brouette pour aller le chercher.

Ce fut toute une histoire. Il fallait laisser ses brouettes et charrettes dehors pour aller faire un tas de bois dans un hangar. Pas moins d'une cinquantaine de personnes qui tirait des bûches, les uns d'un côté, les autres de l'autre. (j'ai du mal d'écrire, les gens causent, les enfants crient en s'amusant).

Quand le tas était à peu près gros, on demandait le gars qui mesurait. Quand le mien fut fait, je partis à la recherche de ma brouette. Il n'y en avait plus, je me mis

à pleurer. Les gens me l'avaient prêté, mais c'était tout. Ç'aurait été la mienne, ce n'était pas pareil. Alors je suis revenue en sanglotant.

Où sont papa et Jojo ? Et que font-ils ? Oh ! Si j'étais seule ainsi ce ne serait rien, mais voir souffrir les siens et ses amis, les voir manquer même du nécessaire. Oh !

Ma petite Marguerite, avec tout son groupe fut mise à la porte par les Allemands. Ils furent obligés d'aller ailleurs.

Tante Ninie est loin. Grand-mère, que jusqu'ici nous avons cherchée, est à Ruxurieux.

Nous allons visiter la chapelle, avec une vieille demoiselle, nous sommes huit, l'air est parfumé, nous avons une lampe à essence.

Journée du 12 novembre 1944

J'ai sorti ce cahier, ce matin, de la valise. Beaucoup de personnes sont redescendues à SAINT-LÉONARD. Les camions partent, chargés de matelas. Il n'y a plus de grosses bêtes, elles sont parties.

Cette après-midi, nous sommes parties à la recherche de grand-mère. Des personnes de RUXURIEUX nous ont dit qu'elle était aux Champs d'Evraux. À un bout du chemin, nous nous sommes faits arrêter par une sentinelle qui est allée chercher un officier. Il a fallu une permission pour passer. Nous avons vu notre pauvre grand-mère qui a beaucoup pleuré et qui n'a pas un bon moral. Elles sont très bien, mais se trouvent isolées à 4 km d'ici et puis sont soumises au bombardement. Elles sont en plein sur la ligne de feu. C'est pourquoi nous avons eu tant de difficultés pour passer. Le chemin qui nous y conduisait est à découvert. L'officier nous a expliqué que les Américains pourraient nous prendre pour de la troupe et qu'il faudrait repasser à la brume de la nuit.

Nous avons dit que s'il fallait attendre la nuit, nous préférons repartir, alors on nous a permis de passer comme nous voulions.

J'avais commencé à écrire chez Mlle FETET. J'écris, en ce moment, à la cave. Mise sur un pliant, le bras sur un lit, à la lueur de la petite lampe, qui vous change en ramoneur.

Nous avons chaud, la cave est bonne, nous avons bien mangé. Mais je ne suis pas contente, je suis même honteuse de mon bien-être. Je pense à papa, à Jojo, à Madame PIERRON, à Lucette, à Marguerite, à grand-mère, à tante Mienne. Que je voudrais les savoir heureux, sinon heureux, du moins bien. Que je voudrais savoir que Lucette a chaud.

Et papa et Jojo, où sont-ils ? On nous a dit que nos hommes étaient au Col du Bonhomme.

Mlle LEJAL vient d'arriver : nous réciterons bientôt le chapelet.

Demain, nous irons, Marthe et moi, aider à faire la soupe. Nous allons à la soupe populaire.

Jeanine BARBE, Nénette REMY et Renée NOEL sont allées à SAINT-LÉONARD. Elles ont couché dans la chambre de Lucette. Elles se sont fait prendre et ont été conduites à la Kommandantur (chez Lucette). Les Allemands les ont lâchées ce matin, à 9 heures.

On ne peut plus descendre à SAINT-LÉONARD, sous peine d'être fusillé.

Journée du 14 novembre 1944 - CORCIEUX

Il est 2 heures de l'après-midi. Maman est partie ce matin à SAINT-LÉONARD. Je pense constamment à elle. J'ai peur qu'elle ne puisse plus revenir. Elle y est partie avec Madame HAXAIRE.

Mlle FETET, qui revient à l'instant, m'annonce que les Américains sont à SAINT-JACQUES, à 3 km d'ici.

Cette nuit, les obus sont tombés tout près derrière la Mairie, mais comme nous dormons à la cave, nous n'avions pas peur. En ce moment, ça tape encore fort. Mlle FETET m'avertit qu'elle s'en va et que si ça s'aggrave, il me faut descendre à la cave.

Mais, je crois que je ne crains rien. Marie-Thérèse est à la cave avec Jeanine LEROGNON qui est venue la voir. Je voudrais bien aller voir Lucette, mais je crois que mon devoir est de rester avec Thérèse.

Marie-Louise VALENTIN, que j'ai vue ce matin, m'a dit qu'elle n'aurait certainement plus la permission des autorités de descendre à CORCIEUX. Elle, sa famille, la famille SONREL et quelques autres personnes sont à VIENVILLE.

Je pense à Grand-mère et tante Mienne. Je pense à papa et Jojo. Je pense à notre maison, à mon petit village, et à tous ses habitants dispersés.

« Il est un petit village où mon cœur est accroché »

Je reprendrai mon journal plus tard, quand maman sera rentrée. Je vais descendre une valise à la cave, car ça continue à bombarder.

Soir du 14 novembre 1944 - 8 heures

Maman est rentrée à 5 heures, complètement exténuée. Elle a ramené bien des choses sur une brouette. Notre maison est méconnaissable, tant elle est dérangée et sale. Notre petit village est mort. Les obus le trouent. Nos petites poules vivent. Les Allemands qui étaient chez nous y sont encore et leur donnent à manger. Il y avait six tartes sur la table de la salle à manger.

Chez Mme PIERRON, tout est dérangé, c'est une vraie ripaille, qu'ils en profitent !

VICHYBURE - 6 h 10 - mercredi

Ce matin, l'ordre a été donné aux évacués et à la population de CORCIEUX d'évacuer les lieux. Personne ne voulait y croire. Il semble que l'on rêve. Nous avons recommencé baluchons et charrettes. Nous étions trop bien à CORCIEUX. Le Bon Dieu ne nous voulait pas là. Monsieur HAXAIRE n'est pas avec nous. Il est avec sa famille, partir en avant vers BARBEY-SEROUX. Nous devons le rejoindre demain. Il doit venir chercher les voitures, car la pente est rude.

Nous sommes à l'hospice de VICHYBURE, assis sur des bancs. Les enfants pleurent, les tous petits, les mamans sont fatiguées.

Madame PIERRON est, je crois, au début de VICHYBURE, c'est Pauline MEYER qui me l'a dit. Encore une fois, ceux qui s'aimaient ont été séparés.

Une dame dit que depuis SAINT-DIÉ jusqu'à ANOULD, tout brûle. Les Allemands incendient les maisons à la grenade.

Il y a huit jours aujourd'hui, Papa et Jojo partaient. Mon Dieu, faites que nous nous retrouvions tous ici-bas, cependant que nous retrouvions tous au bal.

Nous étions si bien hier, à la cave. Je ne sais plus quoi dire, on a la tête trop pleine.

VICHYBURE : 16 novembre 1944 - jeudi

Nous n'avons pas changé de place depuis hier. Monsieur HAXAIRE n'est pas venu. Dans la salle, les enfants dorment sur des tables, les mamans, assises sur des bancs dorment sur leurs enfants. Monsieur MEYER, avec qui nous sommes, dort sur la paille avec Thérèse. Nous, nous sommes assises. Tout à l'heure, Marcelin et moi sommes sortis dehors. On voit de grosses lueurs rouges dans le ciel.

SAINT-LÉONARD ou ANOULD doivent encore brûler. Cela fait mal !

Nous sommes, depuis la nuit dernière, sous les obus. Il en est tombé un, la nuit passée, sur la chapelle de l'hospice et tout autour de la maison. Cela fait de fortes détonations qui font mal à l'estomac.

J'ai souvent faim. Nous n'avons plus guère à manger.

Demain, si ça se trouve, on sera encore à la porte.

Les obus continuent à éclater. Devant une fenêtre de la salle, on a renversé une table, pour se protéger des éclats.

On cause à mi-voix. Lucette et Monsieur PIERRON sont venus nous voir. Ils sont eux, tout au début de VICHYBURE. Tante Ninie et Oncle Dado sont eux, aux dires de quelqu'un, repartis à SAINT-LÉONARD. Que vont-ils retrouver là-bas ? Grand Dieu. Et quand même Tante Mienne ? Et Papa et Jojo ? Il paraît qu'ils sont à KAISESBERG, bien nourris, mais mal logés. Oh ! Que le Bon Dieu nous accorde cette grâce de nous retrouver tous ensemble, après cet horrible cauchemar.

VICHYBURE : 17 novembre 1944 - vendredi

Alors maintenant, c'est fini. Nous sommes complètement seules.

J'étais si contente de savoir Lucette et Madame PIERRON près de nous. Elles sont reparties à CORCIEUX. Oh ! Mon Dieu, ayez pitié de ceux qui s'aimaient et qui ont été séparés.

Je suis seule maintenant à écrire... Un homme qui s'est soi-disant échappé du groupe de requis du 8 novembre, nous a dit que les hommes marchaient en direction de l'Allemagne et étaient très mal nourris... Une autre personne nous a dit que son amie avait reçu indirectement des nouvelles de son mari. Ils venaient (les hommes) à KAISESBERG, bien nourris, mais mal logés.

J'ai vraiment de la peine de savoir Monsieur PIERRON à CORCIEUX. Je ne fais que songer à eux. Je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer en apprenant la nouvelle.

Quand reverrons-nous ces figures aimées ? Papa, Jojo, Grand-mère qui, nous a-t-on dit est malade, Tante Mienne, toute la famille, Lucette, sa famille, Marguerite. On sait seulement que l'on s'aime quand on est séparés.

Ici, dans la salle surchauffée et « sur bruitée » on cause de toutes parts. Les uns causent de l'avancée des Américains, les autres se demandent où s'installer, dans le midi ? Ou à REMIREMONT, chez des parents. Car, revenir dans les Vosges, c'est-à-dire pour être plus justes, dans la vallée de la Meurthe, c'est impossible avant longtemps. Rien ne reste dans mon cher petit village, pas même une petite église. Oh ! Quelles vues du poète sont justes : Objets inanimés avez-vous donc une âme ?

Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer.

Pauline et Marceline sont parties à la paille. La nuit dernière, nous avons dormi plus tranquilles, mais où est le confortable de nos petites maisons ?

Ce matin, je suis allée à la messe dans la petite chapelle abîmée par l'obus de l'avant-dernière nuit. Les vitraux, sauf ceux du cœur, sont en miettes. Alors, on s'agenouille sur des morceaux de verre, de pierre. On prie au milieu des charrettes d'évacués, des bicyclettes aussi, ah ! Mon Dieu quelle vie !

De la guerre, nous ne savons pas grand-chose. Les obus tombent. Les avions survolent. Mais, nous sommes sans nouvelles vraies. Que dit-on de nous à la radio. Et que pensent tante Louise et Marcelle ?

VICHYBURE : 18 novembre 1944 - samedi

Je ne pense pas raconter ce qui se passe dans une journée, tellement elles sont fécondes en évènements de toutes sortes.

Ce matin, on a amené, dans le réfectoire avec lequel nous logions, quatre blessés, trois par l'explosion d'une mine et un, pour un éclat d'obus. Parmi les blessés, se trouvait un homme d'ANOULD, un Monsieur GERARD qui eut un pied

arraché, et qui fut blessé en allant sauver d'autres blessés, la femme du cordonnier de SAINT-LÉONARD, qui eut la jambe bien abîmée, puis sa sœur qui eut un pied arraché et un autre à moitié emporté, enfin, un homme qui reçut un éclat qui traversa son corps de part en part, dans la région du foie.

Le soir, Marie-Louise MATTHIEU fut atteinte, par un éclat, dans la région des reins. L'éclat n'est pas ressorti. Des obus tombèrent tout autour de la maison.

Dans l'après-midi, on nous apprenait que les Américains étaient à CORCIEUX. Nous ne voulions pas y croire, mais c'était quand même vrai.

Les blessés graves ont été conduits, ce soir, à CORCIEUX, à un major américain, sauf Madame DURAIN et Madame MATTHIEU qui sont là étendues sur des matelas.

J'aurais dû commencer par cet événement, mais, mais ??? Ils nous dégoûtent tous. En ce moment, Marie-Louise MATTHIEU gémit. Elle dit qu'elle ne passera pas la nuit, tant elle souffre du ventre. Oh ! Mon Dieu que c'est triste ! Ayez pitié ! Ayez pitié ! Gardez-nous, protégez-nous ! J'ai peur. Les Américains sont à CORCIEUX et nous recevons encore leurs obus. Après, ce seront sans doute les obus allemands.

Nous avons appris que notre quartier est brûlé, sauf la menuiserie de Monsieur FERRY. Ah ! Je pense à Madame PIERRON, et en elle, je vois toutes les personnes âgées qui ont travaillé toute leur vie et économisé et qui se trouvent réduites à rien.

Lucette est venue nous voir de CORCIEUX. Elle a vu les troupes alliées. Il leur est demandé à manger ??? Ici, à l'hospice, on espérait être ravitaillé par eux...

Je reprendrai demain, s'il plaît à Dieu.

BARBEY-SEROUX : 21 Novembre 1944 - mardi

Nous continuons, non sans peine, et non sans déchirement, notre existence de nomades.

Nous sommes à BARBEY-SEROUX, depuis hier soir. Monsieur HAXAIRE est venu chercher nos charrettes, et nous sommes parties à 2 heures de l'après-midi, nous deux Liline. Maman, Thérèse et Madame GERARD étaient montées le matin.

Dans la nuit du 18 au 19, les Américains sont arrivés à l'hospice. Un infirmier pansa Marie-Louise MATTHIEU et Madame DURAIN. Le lendemain matin, cinq minutes après avoir reçu l'extrême onction, Marie-Louise mourrait, après une nuit de souffrances, les intestins étaient perforés.

Sur le petit chemin qui va de l'hospice à la ferme du Creux, sur le petit chemin que bordent des arbres de toutes sortes, nous nous sommes quittées Lucette et

moi. Après le départ de papa, ce fut pour moi le moment le plus dur depuis l'exode.

Mais je garde au cœur, le ferme espoir que le Bon Dieu permette que nous retrouvions et je prie de tout mon cœur pour que ce soit le plus tôt possible.

Nous sommes donc à BARBEY-SEROUX. En arrivant, le propriétaire nous déçu, car il rouspète après nos ballots. Mais c'est un bon homme qui grogne un peu, mais que j'aime bien quand même.

Oh ! Qu'il existe des moments durs dans la vie !

Nous avons une petite armoire et une chambre pour nous seules, c'est-à-dire maman et Thérèse, les deux, Madame GERARD, Liline et moi. Il n'y a pas d'électricité, nous nous éclairons au pétrole.

S'il n'y a pas d'électricité, il y a des Américains. Nous allons au ravitaillement à GRANGES. Il y a de la troupe partout, des drapeaux aussi.

Le ravitaillement : pain et beurre est plus abondant et plus nourrissant.

Lucette ? Quand nous reverrons nous ?

Papa, Jojo, Marguerite, Tante Mienne, Grand-mère... Oncle Dado,

Tante Ninie, tous les parents, tous les amis ?

Où êtes-vous et que faites-vous ?

Et qu'allons nous faire. Jusqu'ici, on nous a promis de s'occuper de nous, mais c'est tout !

BARBEY-SEROUX - 22 novembre 1944 et 25 novembre 1944

Dans la petite chambre que Monsieur Adrien THOMAS nous a prêtée, nous faisons la veillée. La lampe à pétrole éclaire la petite chambre où nous allongerons les matelas tout à l'heure. Il y a un lit où couchent Liline et sa mère, mama, Thérèse, Madame GERARD et moi couchons par terre. La cuisine est à côté, sur le fourneau à quatre pots, nous faisons la soupe. Nous allons à GRANGES, à 4 km d'ici, pour le ravitaillement. Avant-hier, une auto s'est arrêtée et avons fait la route pour GRANGES, dans une auto d'américains. Une autre fois, des soldats nous ont lancé un paquet de cigarettes, à Liline et à moi.

Jusqu'ici, je n'ai pas parlé de la libération, nous ne pourrions pas y songer, tellement transbahutées. C'est une joie pour nous de voir les soldats alliés. On respire un air plus libre. Des autres montent et descendent. Ce sont des saluts, des bonjours amicaux. Ce sont des drapeaux aux maisons. La libération grise ! Mais il y a des rabats joie. Les hommes partis, les maisons brûlées. Nous ne voulons pas aller plus loin que BARBEY-SEROUX. Nous ne voulons pas nous éloigner de SAINT-LÉONARD.

Aujourd'hui, Liline et moi avons été à CORCIEUX. Pauvre petite ville. Je me représente SAINT-LÉONARD. Nous avons été voir Madame PIERRON et Lucette. Lucette nous a dit que nous aurions bientôt des baraques. Oh ! Vivement.

Quand je pense à mon village.

Là-bas au val de SAINT-DIÉ

Je n'ai plus goût à l'ouvrage

Et mon cœur se met à pleurer

Que le temps me dure

Parmi la verdure

De revoir mon hameau

Je crois que nous irons à SAINT-LÉONARD lundi.

BARBEY-SEROUX - 31 novembre 1944 - jeudi

Nous sommes bien allées à SAINT-LÉONARD lundi, maman, Thérèse, Madame GERARD, Liline, Monsieur PIERRON, Lucette et moi. Après un mal fou dans les ornières du bois de VANEMONT, nous arrivons à SAINT-LÉONARD.

Oh ! Mon petit village ! Qu'a-t-on fait de nos si jolies maisons ? Qu'a-t-on fait de notre église ? Qu'a-t-on fait de notre monument ?

On nous a fait mal, mon petit village ! On nous a martyrisés. Nous étions si heureux dans nos petites maisons, tous ensemble. Nous étions si bien dans notre cuisine, tous les cinq, auprès du feu, devant la table, autour de la table. Papa, Jojo, Thérèse, avec un jeu de cartes, maman avec un tricot ou un raccommodage, et moi avec mes livres.

Il faisait si bon chez vous mon petit village. Il faisait si bon le dimanche se retrouver à l'église, puis au patronage après-midi. Oh ! Mon petit village, tu es plus cher encore pour moi depuis que tu as souffert, depuis que tu souffres.

Quel désastre ! Des ruines ! Partout des ruines !

Nous avons retrouvé de la vaisselle à la cave d'Henri DEMANGE. Vaisselle brûlée, fendue et cassée. Chez nous, à la maison, rien, sauf à la cave qui était restée intacte, toutes nos conserves. En partant, nous apprîmes que tante Mienne nous attendait aux Hauts Logements. Par bonheur, ils ont échappé au massacre. ANOULD est bien abîmée aussi. C'est enfin un toit retrouvé.

Nous devons partir, lundi, de BARBEY-SEROUX pour ANOULD, un monsieur des ARRENTES nous déménagera. Monsieur HAXAIRE est à

SAINT-LÉONARD, depuis lundi, installé au garage de Monsieur LUDRE, au château, Liline ira à la Mangoutte.

Il nous reste une angoisse, les Allemands sont encore à HABEAURUPT. Les obus tombaient (les obus allemands) sur ANOULD, dans la nuit de lundi à mardi. Si les Américains reculaient, qu'advierait-il de nous ?

ANOULD - 6 décembre 1944 - mercredi

Ça fait encore un nouveau départ. Ça fait encore une nouvelle installation. Hier, nous avons quitté BARBEY-SEROUX, Drien et Marie, pour ANOULD.

Nous voici encore une fois installées. Est-ce que nous bougerons encore en attendant le retour de papa. Dieu nous en préserve. On parle ce soir de nous emmener dans le midi. Aller habiter une terre inconnue. Aller vers des horizons nouveaux, cela ne nous chante guère. Nous en avons jusqu'au-dessus de notre existence de camps volants. Et nous ne demandons qu'une chose, c'est qu'ils nous laissent en paix, qu'ils nous laissent la paix !

Nous avons une carte de sinistrés-évacués. Je l'ai cherchée ce matin, à ce qui fut la demeure du Maire de SAINT-LÉONARD. Le billet porte ces mots : « totalement sinistré ». C'est tout dire.

Après-midi, je suis allée au pain à la Mairie d'ANOULD. J'étais servie quand j'entendis dire : « Ils vont le fusiller ». Devant la maison de Monsieur PARISSE, un homme en civil était debout, entouré d'FFI et de civils français. Il était hué par la foule. Hier, ce triste sire avait encore massacré une jeune fille, du côté du Rudlin, qui ne voulait pas accéder à ses désirs. Ils sont ainsi une triste bande de boches qui pose des mines la nuit, ou qui font des horreurs du côté du VALTIN.

Je me suis retirée quand ils l'ont fusillé, mais j'ai entendu les coups de fusil, je suis passée près de lui, le sang coulait sur sa figure, quel spectacle. Quand serons-nous délivrés de toutes ces horreurs ? Ce n'est plus une vie. C'est un véritable désordre, un véritable cauchemar.

Nous sommes bien ici. Que le Bon Dieu nous y laisse jusqu'au retour de papa.

ANOULD - lundi 11 décembre 1944

Par le carreau de la fenêtre où nous nous tenons toutes les cinq, j'aperçois les hautes montagnes que la neige commence à couvrir, j'aperçois les bâtiments de l'usine à moitié démolis. J'aperçois l'église, pauvre petite église ! Le clocher seul est effondré, les murs sont restés debout, mais l'intérieur est démolé. La nôtre, à SAINT-LÉONARD, est complètement à plat et le monument est en morceaux. Quelle triste journée. Il pleut de la neige fondante.

Maman et moi, nous ne sommes bien que quand nous sommes dehors. L'air nous fait du bien. Maman est partie, tout à l'heure, à SAINT-LÉONARD, chercher nos rutabagas. Nous n'avons pas pu aller chercher nos pommes de terre dans le

champ. Les sales boches ont miné partout. Presque chaque jour, il y a de nouvelles victimes. J'ose maintenant écrire ce mot « boche » sur mon cahier.

Quand nous l'avons commencé, Jojo et moi, je n'osais pas l'écrire de peur que ce cahier ne tombe entre leurs mains. Mais ils ne l'ont pas eu ! Comme un fidèle ami, il est le compagnon des bons et des mauvais jours.

Où est-il Jojo ? Nous attendons avec impatience le retour des feuilles de la braiseroie. Il y a eu un mois qu'ils sont partis tous les deux avec ceux de SAINT-LÉONARD. Je me souviendrai toute ma vie de ce jour-là, je les verrai toujours monter, près du cimetière, comme des esclaves. Je les verrai toujours paniqués, comme des bêtes, à l'intérieur de l'usine de PLAINFAING. Je verrai toujours mon cher papa et Jojo, au milieu de tant d'autres, à côté de ce jeune homme tout nouvellement marié (je le devinai bien, qui disait à sa femme : « ne pleure pas, va, t'embrasseras le petit). Pauvres diables !

Je me souviendrai toujours de ce matin-là. Je me souviendrai toujours du lendemain matin, quand j'étais montée avec quelques femmes de SAINT-LÉONARD, pour leur porter à manger. Un officier allemand nous dit, quand nous arrivâmes à l'usine, et en nous montrant la route : « Allez tout droit ! », nous allâmes donc et vîmes de nombreuses femmes. Les unes pleuraient, les autres discutaient. Un soldat allemand vint nous garder et défendit absolument de descendre vers l'usine. Au bout de quelques minutes, l'officier qui était parti, revint et nous dit : « Vous allez rester là pendant vingt-cinq minutes, vos hommes s'en vont ».

Il nous fut impossible de les voir. Les minutes prescrites écoulées, la permission nous fut donnée de descendre, mais les hommes étaient bien loin. Comme leur cœur devait se serrer au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient de ce qu'ils aimaient.

Arrivés à l'église de PLAINFAING, nous vîmes Madame Georges NOEL de Girompaire, qui venait apporter des vins et des vêtements à son mari qui n'avait absolument rien du tout. Elle fut bien déçue et nous apprit, en pleurant, que l'ordre avait été donné d'évacuer SAINT-LÉONARD, pour midi. Il était peut-être neuf heures et nous étions à PLAINFAING.

Tout cela est passé, mais tout cela est encore bien vivant en nos âmes.

Tout à l'heure, j'irai au Pair d'ANOULD, voir s'il y aurait de la place pour Madame PIERRON. Ils sont toujours à CORCIEUX. Je pense bien souvent à eux. Quel malheur, mon Dieu !

ANOULD - mercredi 13 décembre 1944

Aujourd'hui, après-midi, je suis allée à CORCIEUX, avec Nelly, au fromage. Entre parenthèse, nous n'en n'avons pas rapportés. Je suis allée voir Lucette et Madame PIERRON, puis Mademoiselle Pauline, chez qui nous étions à CORCIEUX.

J'ai rapporté notre poste de TSF que maman avait sauvé de SAINT-LÉONARD, le jour qu'elle y était retournée, puis mon vieux manteau bleu qui va bien me servir.

Lucette et Madame PIERRON sont bien tristes. Elles ne savent quelles décisions prendre et Monsieur PIERRON non plus. Iront-ils à CHANTRAINE dans le logement de Maxime ? Se rapprocheront-ils de SAINT-LÉONARD ? Je les aime tant que cela me peine de les voir ainsi.

Papa, Jojo et eux sont ceux à qui je pense le plus souvent. Chers papa et Jojo ! Que ne donnerai-je pas pour savoir où vous êtes ! Oh ! Qu'il y a de durs moments dans la vie ! Qu'il y a des heures lourdes à supporter. Souffrir soi-même passe encore, mais voir souffrir ceux que l'on aime ! Que cela fait mal ! Ayez pitié mon Dieu !

Journée du jeudi 14 décembre 1944

Je suis allée tordre des draps avec tante Mienne, et pour me réchauffer les mains, avant de reprendre mon travail, je vais écrire cinq minutes.

Depuis hier soir, nous entendons fortement le canon. Des camions de soldats, remorquant des petits canons, sont passés sur la route ce matin. Des avions patrouillent le ciel bleu par endroit, grisâtre ailleurs. Qu'est-ce que cela signifie ?

Un recul ? Ou une attaque des alliés ? Qui pourrait le dire ?

En tout cas, cela fait drôle d'entendre le canon. Cela nous rappelle les mauvais jours.

Ce matin, maman a touché un premier secours. Nous avons eu trois mille francs pour nous trois, mille francs par personne. Cet argent a été accueilli avec joie.

Pendant que j'écrivais ces lignes, j'entendais une femme qui causait très fortement. Je me suis renseignée sur ce qu'elle disait, et voici :

C'est une dame de Barençon, sa maison est entourée de pièces de canon. Hier, deux Allemands, deux de ces boches qui nous ont tant fait souffrir, deux de cette race que l'on devrait exterminer, ont encore été faits prisonniers à Barençon. Ils ne devaient pas faire de prisonniers, ils devraient les tuer. Il me semble que ce serait un bien pour l'humanité que de les détruire tous !

Journée du vendredi 15 décembre 1944

Aujourd'hui, au secours national, il y avait une distribution de vêtements. Ce matin, maman et moi sommes parties vers 9 heures, pour y aller. Nous avons attendu jusqu'à 11 heures sans être servies.

Après-midi, nous avons commencé de faire la queue et nous avons été enfin servies à 4 heures. Nous avons le numéro 64. Nous avons reçu un couvre-pieds, un peu de linge de corps, chacune un pullover et une jupe pour moi. C'est peu, mais c'est mieux que rien.

Mais je suis heureuse, car aujourd'hui, sur la route, en faisant la queue, j'ai vu passer la France. Des tanks, des camions, des jeeps, des motos. J'ai vu passer : Bourgogne ! Champagne ! Flandres ! Artois ! Savoie ! Lorraine !

J'ai vu passer : l'Alsace ! Strasbourg ! Saverne ! Sainte-Odile !

J'ai vu passer : Ronsard ! De Foucault !

J'ai vu passer nos colonies : Syrie, Guyane, Gabon, Somalie !

J'ai vu passer Fort l'Empereur !

J'ai vu passer ! J'ai vu passer ! Je ne me souviens plus.

Oh ! Comme mon cœur battait en les voyant défiler.

Comme j'avais souhaité de les voir mon Dieu, ces soldats de l'armée française. Nos petits soldats ! Qu'ils étaient beaux, malgré le froid !

Il en est resté, en cantonnements et ici à l'écurie. On les entend chanter ou siffler ou s'interpeller.

Quel bonheur ce sont les nôtres !

Je les aime mieux que les FFI, parce qu'ils sont eux de la France d'avant, de l'armée régulière.

Marie-Thérèse, qui revient du lait, nous apprend que Marcel FESSER aurait été fusillé par les boches. Maman est allée voir à côté si c'était vrai. Il avait pris le maquis et a été fait prisonnier. Pauvre gars ! Que le Bon Dieu ait son âme !

Il est mort pour la France !

Mourir pour la patrie, c'est le sort le plus beau !

De papa, de Jojo, toujours rien !

Un déporté d'ANOULD a écrit, par l'intermédiaire de la Croix Rouge, à Mannheim, avec 2000 autres français. Il est en bonne santé. Il ne donne pas d'autres détails.

Je voudrais bien savoir où sont les nôtres !

Journée du 16 décembre 1944

Hier, j'ai vu passer la France ; aujourd'hui, je l'ai vue monter au front. J'ai vu passer tanks et camions, sur la route de FRAIZE. J'ai vu passer nos petits soldats, la figure au vent, le sourire aux lèvres, le regard tendu. Comme je les saluais du fond du cœur et comme je formais des vœux pour que dans le combat ils tiennent bon ; pour qu'ils battent l'ennemi hors de cette Alsace que nous aimons tant, et qui est maintenant si éprouvée.

Maman et moi sommes allées à FRAIZE, à la gendarmerie, faire inscrire papa et Jojo, donner des renseignements sur eux. À la gendarmerie, se trouvait un boche

prisonnier. Je fus satisfaite de le voir assis là. Ils nous ont fait tant souffrir. J'ai vu, en 40, passer tant de prisonniers français, que j'étais heureuse de le voir pris ce boche.

De papa, de Jojo, toujours rien !

Il y avait, chez tante Mélie, un soldat qui mangea avec nous, à midi :

« Depuis le débarquement m'a-t-il dit, nous n'avions qu'une chose à cœur, notre retour en France ! Nous avons le temps long de combattre sur son sol et de parler français ! ».

Cette pauvre France ! Je pense qu'elle aura encore à souffrir avant de retrouver son unité. J'ai lu un journal « le Démocrate de l'Est » Il y avait un article dans lequel on parlait de la situation en Grèce, de la lutte patriotique qui s'y poursuit. Il y a des phrases sous-entendues qui nous font penser plus loin que le bout de votre nez. Je voudrais bien le voir plus souvent le journal ! Je ne sais pas grand-chose, mais enfin.

Journée du 19 décembre 1944

J'écris deux, trois mots, avant d'écouter les informations. Oui, nous avons le privilège d'avoir l'électricité et d'avoir notre poste de T.S.F.

J'ai abandonné pour écouter Londres. Il signale une grande offensive lancée par les Allemands, entre la Belgique et le Luxembourg. Ils seraient avancés, en certains endroits, à 529 km de leur point de départ ???

Londres annonce encore que le Col du Bonhomme a été libéré.

Depuis la semaine dernière, nous entendons le canon presque sans arrêt.

Le Valtin n'est pas encore libéré.

Par moment, nous ne sommes pas rassurés.

Cependant, j'ai grande confiance que les alliés ne reculeront point.

Nos montagnes sont trop inaccessibles à des troupes dont le matériel s'use et n'est point remplacé.

Journée du 21 décembre 1944

Marthe est venue nous voir ce matin. Elle nous a appris que Marie MANGEAT était morte à l'hôpital de Fraize. Bien que nous la sachions malade, cela nous a surpris.

Cela fait, depuis l'exode, sept personnes de mortes qui habitaient SAINT-LÉONARD. Elle, Marie-Louise MATTHIEU, Monsieur FERRY de Contramoulin, Monsieur MARTIN, Madame PIERRAT de Girompaire, la grand-mère de Marie-Louise MATTHIEU et Monsieur VINCENT de la Bellegoutte.

L'exode, les boches, ont fait bien du tort.

On entend maintenant le canon très faiblement. Cela me réjouit fort. Les nôtres ont sûrement avancé. Quel bonheur ! Le Dieu des armées soit avec eux !

Hier, nous sommes allées, Maman, Thérèse et moi voir la greffière,

Drien et Marie, Marie avait débarrassé la cuisine et la chambre. Le banc de pots avait un beau rideau à fleurs routes et à feuillage vert. À la chambre, il devait y avoir plus de photos. En tout cas, il y avait, en plus de ceux qui y étaient, deux gros vases bleus avec du feuillage vert dedans. Les canaris chantaient dans leurs cages.

Madame Marie nous a chauffé du café.

J'ai regardé le petit ruisseau qui cascade derrière la maison, comme on regarde quelque chose que l'on aime.

J'aimais bien Monsieur Adrien, j'aimais bien Marie, mais j'aimais mieux le petit ruisseau avec le petit pont de bois au milieu des prés et des grosses pierres garnies de mousse. Qu'elle était belle l'eau ! Qu'il était beau le petit ruisseau !

Ah ! Et puis nous avons vu le greffier. Je le dirai à Liline. Nous l'aimions bien nous deux le greffier de BARBEY-SÉROUX. Nous aurions presque été aux renseignements tous les jours, rien que pour le voir et pour l'entendre surtout. Il ...cause...comme...cela... tout... doucement. Il est très serviable et très aimable, plus aimable que beaucoup !

Nous sommes passées voir Madame PIERRON, Mademoiselle Pauline, Mademoiselle LEJAL. Nous nous souviendrons longtemps de celles-ci, et de leur accueil, de la bonne cave, de la petite lampe à essence qui fumait, fumait tout ce qu'elle savait. Et du chapelet donc. On se serait presque cru aux Catacombes. Nous avons vu aussi Madame DANIEL qui habitait la cave où nous couchions. Brave madame aussi !

Journée du 24 décembre 1944 (dimanche)

Aujourd'hui, j'ai eu le temps long toute la journée. Temps long de papa, de Jojo. Deux hommes d'ANOULD se sont évadés. J'ai vu l'un d'eux, Abel CAPS avec qui Jojo était scout, ce matin à la messe. Je lui ai demandé s'il n'avait pas vu des hommes de SAINT-LÉONARD, et Jojo ? Il m'a répondu que les hommes de SAINT-LÉONARD qui étaient avec lui, il ne les connaissait pas. Il y a parmi eu, un Monsieur MARTIN, forgeron. J'ai d'abord pensé au mari de Marcelle TANTIN, mais non, c'est le mari de Julienne MASSON. Donc, il n'a pas vu les nôtres. Quelle direction, mon Dieu, ont-ils prise ? C'est le soir, quand je suis couchée, que je me plais à évoquer leur visage. Papa, qui grisonnait déjà sur les tempes, aura des cheveux blancs quand il reviendra affirme maman. Et notre Jojo, notre grand Jojo aura de la moustache. Comment, et quand vont-ils nous revenir ?

Temps long de l'église de mon petit village aussi, temps long des habitants de SAINT-LÉONARD.

Enfin, il ne faut pas laisser place au découragement. Ce ne serait pas bien. Il y en a d'autres qui sont beaucoup plus épuisés que nous.

Cette nuit, une formidable bataille a dû avoir lieu, quelque part, du côté du Col du Bonhomme. Le canon n'a pas cessé de se faire entendre. En ce moment, il est un peu calmé, mais ?

Hier, en revenant des commissions, j'ai entendu siffler un obus. Eh bien ça fait un drôle d'effet, ça m'a rappelé les derniers mauvais jours. Je me mis à presser sur les pédales de ma bicyclette quand j'ai entendu ce miaulement qui m'a donné le frisson. Et puis, je me suis dit : « allons, un peu plus de courage » et je me suis remis à pédaler tranquillement. Je n'entendis plus rien.

Nous allons au pain, chaque jour, à LA HARDALLE. La ration n'est pas fixe. Elle varie entre 200 et 300 gr. Mais c'est du beau pain, assez blanc, peut être un peu sec, mais c'est mieux que du pain de son.

C'est demain Noël, on ne peut s'empêcher quand même de songer aux absents. Nous passerons les fêtes de Noël et du Nouvel An complètement seules.

Journée du 30 décembre 1944

Monsieur LEON, Madame CLAUDEL sont morts. Encore deux habitants de SAINT-LÉONARD qui nous ont quitté pour le séjour des bienheureux. Pépère HESTIN ne va pas bien non plus. Ah ! SAINT-LÉONARD, SAINT-LÉONARD ! Je ne sais pas, mais d'ici que nous ne retrouvions notre entrain, il y en a sûrement pour longtemps. Et puis, quand même, vous ne serez plus le même !

Je suis allée à SAINT-DIÉ, après-midi, avec Marthe. J'aurais été transportée en plein PARIS, que ne n'aurais pas été plus embarrassée. J'étais toute perdue dans cette grande ville, qui a tant souffert aussi. Nous sommes allées voir Lucette. Toute la famille est chez Mademoiselle Alice maintenant. Qui m'aurait dit quand Melle Alice venait chez Madame PIERRON que j'irais à l'Île du Diable dans de si tristes conditions.

Journée du 31 décembre 1944

Je ne veux pas laisser passer ce jour, sans écrire un mot sur ce cahier, que nous avons commencé de si bon cœur, nous deux Jojo.

C'est aujourd'hui le dernier jour de l'année. Il semble que l'on va faire un pas cette nuit et que ce pas nous fera franchir un tournant brusque qui nous cachera la route parcourue toute cette année.

Et l'on se plonge, malgré soi, dans l'année qui vient de s'écouler. On voudrait fermer les yeux, boucher ses oreilles, pour ne plus rien voir, pour ne plus rien entendre, pour oublier ! Pour oublier les mauvais jours que nous avons vécus !

Cependant, tout rappelle l'horrible cauchemar : les ruines, les places vides autour de la table, le canon, la troupe. Mais l'espoir est beaucoup plus grand que le souvenir.

Oh ! Quel beau jour quand on dira « la guerre est finie » ! Oh ! Quel beau jour quand papa et Jojo vont nous revenir. Oh, que de choses l'on se dira ! Quelle joie ! Mon Dieu, faites que ce soit un jour très prochain, de cette année qui vient à nous pleine de mystères. Si cela se pouvait aussi que mon petit village à l'agonie revive. Ce ne sera pourtant pas sans pincement de cœur que nous reverrons des maisons nouvelles, des visages nouveaux.

Plus jamais je n'aimerai mon petit village comme je l'ai aimé, avec sa petite église au clocher (polonais). Ah ! Si on pouvait le rebâtir comme il était avant, quel bonheur ce serait !

Cette année nous a apporté bien des peines, mais elle nous a apporté une bien grande joie : la fuite du boche, quel bonheur de voir des soldats français. Nos petits soldats dans leur costume kaki, qu'ils sont beaux à regarder. Qu'ils sont donc beaux quand ils marchent, quand ils saluent, à côté du gros pas pesant du boche, à côté du : heil Hitler ! Le boche, ah que j'aime maintenant prononcer ce mot. On n'osait le dire avant, par crainte des représailles. Mais aujourd'hui je me rattrape.

La libération a coûté bien cher ! Nous n'avons plus rien, plus de maison, plus de meubles, il fallait qu'on paye ! Mais je crois bien que nous avons payé largement notre part. Mais nous avons le cœur, mais nous avons l'amour et c'est tout !

Les plus à plaindre sont les vieilles personnes, comme tante Ninie et l'oncle Dado, avoir tant travailler, tout économisé, tout acquis et n'avoir plus rien du tout.

Mon Dieu, que cette année soit meilleure pour tous. Donne-nous la paix !

Journée du 03 janvier 1945

Nous avons passé un drôle de Nouvel An. Le matin, après avoir souhaité une bonne année, santé, à grand-mère et à tante Ninie, nous sommes descendues, toutes les trois, à l'enterrement de Monsieur Léon. Maman et Thérèse sont restées, Maman pour faire à manger, Thérèse pour s'amuser avec Janine. Monsieur le curé était venu pour lui donner une dernière bénédiction. Mais il ne fut pas enterré, il fut seulement déposé à la morgue : le sol était gelé, le fossoyeur ne pouvait pas creuser. Nous avons eu bien froid, la neige était tombée la veille, la bise soufflait.

Nous avons trouvé pépère HESTIN bien changé. Il est bien malade, je crois qu'il n'ira pas loin.

Marie voulait que je reste pour manger. Mais je devais remonter chez grand-mère pour passer avec elle ce jour que l'on passait aux Hauts Logements les années passées, tous ensemble. J'y trouvai l'oncle Dado et tante Ninie que tante Mienne avait invité à dîner. Pauvres, ils sont bien tristes tous les deux, surtout l'oncle Dado. Il me fait pitié. Je fus remorquée, pour revenir, par une auto.

La journée fut longue. Dans la soirée, nous eûmes Mairaine Annette et son père.

J'ai appris avec peine la mort de la mère d'Yvonne CUNY. Encore une personne de plus de SAINT-LÉONARD pour mourir. Mon SAINT-LÉONARD ne sera plus SAINT-LÉONARD. !

De papa, de Jojo, encore rien. C'est long. Notre pensée fut constamment avec eux, en ces jours qui devaient être de joie. Eux aussi, ils devaient être avec nous. Mais pas ici sûrement. Plutôt dans notre cher petit village, avec tous les amis. Cela me fait penser à tous les Nouveaux Ans passés.

Le matin, les souhaits à papa et mémère, sitôt les yeux ouverts, les promesses d'être plus sages. Le bon petit gâteau à midi. Les souhaits aux voisins. Et les étrennes donc ! Les vœux sous les cloches, à Lucette, et à toutes les jeunes filles du Patronage. Puis, l'après-midi, la bonne petite réunion de famille aux Hauts Logements. Tout cela n'est plus, tout cela ne sera plus ! Pour nous toujours, et pour combien d'autres encore. Le Bon Dieu est bien bon de nous avoir fait habiter pendant 15 ans la même maison. Celles que l'on reconstruira n'auront plus d'âme. Dans quinze, vingt ans, ceux qui les habiteront, les animeront, et tout recommencera. C'est aussi la vie de toute chose, de toute créature.

Journée du 04 janvier 1945 - jeudi

J'ai abandonné mon travail, pour mettre le nez à la fenêtre. La neige tombe. Elle va lentement, comme quelqu'un qui n'est pas pressé. Elle s'amasse par terre et recouvre le chemin. Il ne fait pas froid dehors, il fait doux. C'est l'heure de l'Angélus. Petit à petit, le jour baisse, tout à l'heure, il fera nuit. J'ai ouvert la fenêtre et donné à manger à mes petites bêtes. J'ai des amis parmi les animaux. Ils sont jolis et sauvages avec leurs plumes grises, leurs yeux brillants, leur bec gourmand et leurs petites pattes à ressort. Les pommes de terre et la mie de pain que j'ai semées sur le rebord de la fenêtre ne seront pas là bien longtemps. Je les entends piailler. Ils reviendront bientôt. Que n'ai-je des ailes comme eux ?

Les montagnes sont complètement voilées. Un beau brouillard gris perle les cache à mes yeux. Le ciel aussi est gris. L'heure aussi est grise. Quelques fois, j'en voulais à la nature, de son indifférence, mais heureusement qu'elle ne change pas. Quel cadre. Quelle différence avec l'homme. Pauvre homme, qui use de sa liberté pour faire le mal, pour faire du mal.

Nous sommes allées, Thérèse et moi, à SONDREVILLE, avant-hier. Nous sommes passées par Bisalgoutte et l'étang. Oh ! Qu'il faisait bon sur le petit sentier couvert de neige qui longe le canal. Les arbres, les plantes, tout était

couvert de givre. Le soleil brillait dans un ciel sans nuages. Thérèse poussait des cris constamment : « regarde ! Oh regarde Louissette comme c'est beau, regarde cette branche, regarde la glace, regarde l'eau ! » De la neige, partout de la neige, perdues au milieu des prés, nous étions contentes. Et l'étang, comme il était beau l'étang. Thérèse avait grande envie de marcher dessus. Mais ?

Nous avons trouvé tante Jeanne couchée, elle a toujours mal aux reins. La petite salle à manger est bien abîmée, le plafond, les murs, le plancher et le buffet si artistement sculpté, sont percés. Les éclats sont passés par la fenêtre. L'obus est tombé sur le coin du toit. Mais la vie est sauve.

J'ai regardé par la fenêtre si mes petits amis étaient venus. Rien n'est picoré, seraient-ils déjà couchés ? Où auraient-ils déserté ? S'ils avaient déserté, j'aurais bien mal au cœur. S'ils pouvaient seulement me comprendre. Je les enverrais vers papa et Jojo, vers mes amis. Petits moineaux ! Madame PIERRON ne vous aimait pas, vous lui voliez ses pois. Mais moi je vous aime parce que vous n'avez jamais volé les miens et que m'égayez quand je suis triste. Je vous aime parce que vous n'êtes pas comme les hommes.

Journée du 05 janvier 1945

Je ne suis pas superstitieuse. Cependant, je disais souvent à SAINT-LÉONARD : « Si tu es heureuse au point de le dire, fais attention, un malheur est à ta porte ». Je ne m'étais point trompée.

Pépère HESTIN est mort, c'est Gertrude qui l'a dit à maman. Nous n'avons eu aucun détail, je ne peux rien dire davantage. Nous nous y attendions à cette mort, cependant, j'ai eu les larmes aux yeux. C'est encore un peu de SAINT-LÉONARD qui s'en va.

Journée du 06 janvier 1945 - samedi

Après-midi, nous sommes allées chez Madame HAXAIRE, pour jeter de l'eau bénite à pépère HESTIN. Et l'enterrement demain, à SAULCY, maman doit encore descendre demain, pour faire à manger.

J'ai peur mon petit village, notre petit village : des ruines, de la neige, de la neige et des ruines. Toute vie est éteinte.

J'ai vu aussi, en passant, qu'on travaillait au grand bâtiment de Monsieur PIERRON, Madame CAIMENT que nous avons rencontrée nous a dit qu'ils allaient faire deux pièces dans leur salle de fêtes. Est-ce qu'un jour, cette vie se ranimerait ? C'est drôle, j'aurais envie d'y retourner, y vivre, et j'ai peur si on envisage la possibilité d'y habiter de nouveau. Quand mon Dieu ?

Des réfugiés de STRASBOURG sont arrivés à SAINT-DIÉ, cette semaine. Qu'est-ce que cela signifie ?

Les nouvelles du front ne sont pas très bonnes. Que signifie ça et là des reculs ?

Journée du 13 janvier 1945 - samedi

Je suis rentrée de Barançon hier soir, après y avoir séjourné une semaine. Fifine loge des soldats qui reviennent de temps en temps du front jusqu'à la ferme pour goûter un peu de repos. Ils font partie du 1er Bataillon des FAC de TOULOUSE. J'ai entendu leur conversation. Ils ne sont pas très d'accord avec l'armée régulière. Je ne sais pas ce que cela donnera. À mon humble avis, pas grand-chose de bon.

Un tout jeune soldat, engagé tout récemment, a dit s'être vanté de ne pas saluer son capitaine. Il aurait fait prisonnier une douzaine de boches qu'il ne se serait pas redressé davantage.

Gilbert s'est engagé comme j'étais là. Il avait le temps long de monter au « Gazon Martin » avec les autres.

Quand il est parti, plein de jeunesse et d'entrain, je lui ai dit : « bonne chance Gilbert et surtout ne laisse pas le boche redescendre chez nous ». Il a 17 ans. Je l'ai envié tout simplement. Je serais arrivée une journée plus tôt, j'aurais fait un saut, avec Paul, jusqu'au Col du Bonhomme. Ah ! Si j'avais eu l'occasion de monter jusque-là, comme j'y serais allée. Prendre un petit air, là-haut, sur cette terre qui ne nous appartenait plus, depuis quatre ans déjà. Comme j'aurais respiré à pleins poumons.

Les nouvelles du Front ne sont pas bonnes. Au nord et au sud de STRASBOURG, les boches réussissent à s'infiltrer dans les lignes alliées. Probablement que leurs intentions sont d'encercler cette ville.

Des camions de civiles descendaient encore ce matin, mais on ne sait pas d'où ils viennent.

Fifine m'a raconté, comme elle avait vu papa et Jojo, quand les hommes montaient le Col. Papa lui a causé, Jojo n'a pas dit un mot.

Raymond FERRY a écrit à Monsieur THIEBAUT, le père de Josette, qui est prisonnier. Celui-ci a écrit à sa femme. Monsieur FERRY raconte qu'il travaille de son métier. Maman ne se rappelle pas du nom où il travaille.

Journée du 17 janvier 1945 - mercredi

Pourquoi le prononcer ce nom de la Patrie ?

Dans son brillant exil, mon cœur en a frémi ;

Il résonne de loin dans mon âme attendrie

Comme les pas connus ou la voix d'un ami.

Montagnes que voilait le brouillard de l'automne

Vallons que tapissait le givre du matin

Saules dont l'émondeur effeuillait la couronne

Vieilles tours que le soir datait dans le lointain.
Yeux noircis pour les ans, coteaux, sentier rapide
Fontaine ou les pasteurs accroupis, tour à tour,
Attendaient goutte à goutte une eau claire et limpide
Et, leur réserve à la main, s'entretenaient du jour ;
Chaumière où du foyer étincelait la flamme,
Toit que le pèlerin aimait à voir fumer
Objets inanimés, ayez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?

Journée du 19 janvier 1945

Aujourd'hui, les gens ont marché, avec les pots de camps, les verrines, les bocaux, les bols et même avec des boîtes vides de conserves américaines. C'est qu'aussi, il y avait distribution à Venchères : confiture, bonbons et cacao.

Sur le petit chemin, il fallait se cramponner pour ne pas tomber, tellement il y avait de verglas, cependant, j'allais vite, et même, j'ai chanté malgré le vent qui m'essoufflait avec ma ration de bonbons dans mon sac.

Thérèse a touché deux paquets et quinze bécots. J'ai eu un peu moins de quinze bécots seulement, mais des bons, des sucrés. Oh !... Ce n'est pas tellement pour les bonbons que j'étais contente. Pour la première fois, depuis la guerre, j'ai touché des bonbons. On voit que la France ne compte plus avec le boche.

J'ai eu soin de me retourner quand je chantais de peur que quelqu'un m'entende. Je n'ai pas envie qu'on me prenne pour une qui n'est plus très nette de l'esprit, et qu'on m'emmène à VICHYBURE.

Il y fait trop bon. Les pruneaux nous arrivent du Ciel, même la nuit et même à LA CHAPELLE pour ceux qui en ont envie. J'aurais trop peur d'une indigestion.

VICHYBURE : En quittant ce petit hameau que jamais nous n'oublierons parce que c'est là que nous avons le plus souffert physiquement et moralement. Nous croyions bien que nous ne reviendrions plus par ici de si tôt. On parlait de nous emmener par camions dans le Centre de la France.

Thérèse est invitée à l'Arbre de Noël demain, samedi. Ce n'est plus guère un arbre de Noël. Enfin, il faut avoir de la patience. Elle se réjouit beaucoup.

Les Russes ont remporté une éclatante victoire. Ils se sont emparés de VARSOVIE et de CRACOVIE. Qui sont-ils par ici, avec tout leur prestige militaire, pour ficher un bon coup de pied aux boches qui aiment joliment nos montagnes. On dirait encore, s'il y avait des brimbelles !

Ah ! Mon Dieu, si vous ne mettez pas la main à la pâte, je crois bien que nous les aurons toujours.

De nos chers absents, rien, toujours rien....

Journée du 21 janvier 1945 - dimanche

Papa, quand tu rentreras, la famille ne sera pas complète. Et je l'avais rêvée pourtant au grand complet.

Georges GRANER est mort, pauvre petit, il a 19 ans. Nous savons qu'il s'est tué lui-même, accidentellement, mais comment et quand ? J'étais si contente de lui tricoter un pull-over. J'avais fait de grosses torsades exprès pour que ça fasse sport. Il aurait été si content de le mettre.

Pauvre petit FFI, il est mort aussi pour la France !

Un Monsieur BLAISE est venu nous le dire, tout à l'heure ? Nous en sommes toutes retournées. Nous voulions justement fêter mes vingt ans demain. « Voilà ton cadeau, tiens ! » m'a dit maman.

Journée du 24 janvier 1945 - mercredi - (écriture enfantine - Thérèse)

Samedi, nous avons été à l'arbre de Noël, en croyant avoir beaucoup de choses.

Quand nous sommes rentrées, nous avons vu un sapin qui portait des guirlandes, et au fond de la salle, il y avait des tables qui portaient plusieurs sortes (de choses) de jouets et de friandises. Il y avait de petits chaussons et beaucoup de petits camions pour les garçons, des jouets pour les bébés et pour les filles, des épicerie, des poupées.

Tout le monde était impatient, parce que nous attendions Mademoiselle LECOMTE. Elle est venue avec des Anglaises, nous avons attendu un moment avant la distribution.

Ah ! Voilà la distribution. Plusieurs personnes étaient avant nous, et, nous deux Nicole, nous étions les dernières. J'ai eu un petit divan avec trois pains d'épice, quatre barres de chocolat et une petite bouteille de viandox et deux serviettes. Nicole a eu un livre et des friandises, comme moi.

Pour finir, nous avons eu une séance de Guignol, qui nous a bien amusées.

(Une carte de visite est collée sur le cahier, c'est la carte qui se trouvait dans les serviettes de toilette offertes par Monsieur le Préfet - souvenir -)

M. LE PREFET DES VOSGES

(SERVICE DES REFUGIES)

L'ENTRAIDE FRANCAISE

(DELEGATION DES VOSGES

1944 - "NÖEL DE LALIBERATION

Article de journal

Canton de FRAIZE

Accident mortel

Accompagné de deux camarades, M. Georges Graner, âgé de 19 ans, employé de bureau à Fraize, récupérait des armes et des munitions allemandes abandonnées dans une carrière à proximité des usines des Faulx.

Il transportait ainsi une mitraillette lorsque, par suite du verglas, il fit un faux pas. L'arme heurta le sol et un coup de feu partit.

Le malheureux jeune homme atteint d'une balle à la tête, dû être transporté à l'hôpital de Saint-Dié où, malgré les soins qui lui furent prodigués, il succomba trois jours plus tard.

Journée du 24 janvier 1945 - mercredi

Aujourd'hui fut une journée bien pénible pour bon nombre de cœurs de FRAIZE. C'était l'enterrement de Georges.

En allant à l'exercice, il laissa tomber une mitraillette, une balle lui traversa la tempe et ressortit au-dessus de la tête. Le docteur PHILIPPE ne voulut pas entreprendre une opération. Il fut trépané au préventorium à SAINT-DIÉ, préventorium qui est devenu hôpital américain. Il mourut peu de temps après l'opération.

On ne peut pas dire que c'était un beau mort ! Sa figure portait les marques de sa souffrance. La croix qui était au-dessus de son lit portait ces mots : « ici repose Graner Georges soldat FFI 2ème classe, mort pour la France le 20-1-45 ». Un drapeau tricolore le couvrait à mi-corps. Chaque soldat qui entra fait le salut. Il fut porté par eux ce matin et quelques-uns armés entouraient son cercueil recouvert de notre cher drapeau... Le lieutenant des FFI vint voir tante Mélie. Après lui avoir dit combien il prenait une grande part à sa peine, parce qu'il estimait profondément Georges, il ajouta : « Madame, nous ne voulons pas que vous payiez quoi que ce soit. Je me charge de tout. Vous toucherez une pension. Certes, je sais que cet argent ne ramènera pas votre cher fils. Cependant, dites-vous bien une chose : votre fils est mort pour la patrie ».

Oui, j'estime que c'est un bien grand honneur pour une mère de donner son Fils pour une Patrie qui est si digne d'être aimée.

Papa, Jojo, c'est pour vous que nous écrivons, car maintenant nous sommes deux à écrire. Thérèse s'y est mise ce soir. Vous verrez tout ce qui s'est passé durant votre absence qui se prolonge.

Les nouvelles du Front sont meilleures. Et voilà bientôt trois semaines que nous n'entendons plus le canon. Quel bonheur !

Nous avons reçu, hier, des nouvelles de tante Louise. Elles sont en vie, bien en vie. Dieu veuille les y conserver ! Quand nous nous serons tous retrouvés, et quand nous aurons tous été réunis dans la petite salle à manger de Sondreville, alors le Bon Dieu pourra faire ce qu'il voudra de nos vies.

Journée du 26 janvier 1945 - vendredi

Toute la journée, la neige n'a cessé de tomber. C'est la première fois, depuis que je me souviens, que je vois tant de neige. Il y en a au moins 50 cm, cependant, il fait moins froid.

Il est six heures et demie. La vaisselle est déjà faite. Nous soupçons de très bonne heure. Thérèse s'amuse. Maman tricote, Grand-mère a ouvert le four du fourneau et, appuyée contre la barre, se chauffe les reins. Tante Mienne, elle, fait des chaussons. Tout à l'heure, Thérèse s'arrêtera pour aller au lait. Et bientôt, dans deux heures, nous nous souhaiterons une bonne nuit.

Demain, j'irai à SAINT-LÉONARD, et demain, nous irons au théâtre.

Que font papa et Jojo ? Vers midi et demi quand nous entendons des pas dans le couloir, nous prêtons l'oreille. Et quand on frappe à la porte, notre cœur danse follement dans notre poitrine. Mais, jusqu'ici, le facteur n'a apporté que des lettres d'amis. Rien de ceux que nous aimons tant.

Journée du 28 janvier 1945 - dimanche

J'ai eu, cette après-midi, pour la première fois depuis que les Américains sont ici, l'impression que le boche n'était plus là.

Nous avons vu jouer une scène de guerre, aux rideaux jaunes qui rappelaient ceux de notre cher Patronage, une pièce intitulée : « la Patrie avant tout ».

Comme cette pièce répondait bien au besoin que nous avons tous au fond du cœur, celui d'entendre parler de notre Patrie. Comme cette pièce répondait bien à un autre besoin que nous avons tous au fond du cœur : celui d'entendre mépriser le boche.

Pour ma part, j'ai eu les larmes aux yeux bien souvent, surtout au chant final : « le chant des Africains » « Si le drapeau est attaqué, ils sauront mourir à son pied ». Tout le monde était ému. Monsieur GIRAUX a parlé, a remercié et a crié : « Vive la France ! » Ah ! Comme nous avons applaudi.

À SAINT-LÉONARD, samedi, j'ai appris bien des nouvelles qui nous ont beaucoup réjouies. Monsieur HAXAIRE Louis, Monsieur HAXAIRE Charles, le papa de Marguerite, ont commandé des baraques. Monsieur PIERRON viendra habiter les trois pièces au bout du bâtiment. Madame CAIMENT, le bout de leur salle des fêtes. Et la messe se dira dans une partie de la salle des fêtes. Serait-ce possible qu'au printemps notre petit village essayerait de revivre.

Pour la première fois aussi, j'ai eu l'impression même, avant de savoir toutes ces nouvelles, et en passant devant les ruines, que tout n'était pas mort, mais que tout dormait. Et puis, pour ressusciter, ne faut-il pas mourir ?

J'ai presque fait le tour du village. Je suis allée à la Bellegoutte, pour chercher notre ravitaillement. J'enfonçais dans la neige, mais il faisait si bon, sur le petit chemin qui va de chez MASSON chez NOEL. Je n'y voyais plus que ciel et neige, tellement les talus sont hauts. Des branches d'arbustes et de genêts me caressaient au passage, j'en étais toute heureuse. J'étais à SAINT-LÉONARD. De la Bellegoutte, je suis descendue à Contramoulin, où j'ai revu bons nombres de visages amis. De Contramoulin, j'ai poussé jusque chez Mémère HESTIN, que j'ai trouvée bien changée, mais non affaiblie. J'ai caressé du regard le coin, le quartier, les murs avec lesquels nous fûmes si heureux tous les cinq. Bien triste, mais ô combien doux pèlerinage.

J'ai traversé les champs de Madame HAXAIRE, 50 cm de neige, tant pis. J'ai rattrapé la route où les autos américaines ne cessent de passer depuis quelque temps.

Nous n'entendons plus le canon. Nous n'avons plus de nouvelles très exactes sur la situation. Les uns disent que COLMAR est libéré, d'autres le nient. En tout cas, les Russes ne sont plus très éloignés de BERLIN. Ah ! Ça doit les faire grouiller les petits Berlinois. Pas toujours au tour des mêmes.

Nous aimerions que Jojo fasse aussi un journal comme le journal que nous avons commencé avec quelle ardeur, qu'il avait commencé avec quelle ardeur et continuait avec quelle fidélité. En a-t-il le loisir ? Est-il avec Maurice ou Michel ou Jacques ? Ou bien se voient-ils ? Est-il seulement encore avec papa ?

Nous nous posons tout un tas de questions qui n'ont hélas aucune réponse. Maman a toujours le temps long. Elle le dit encore en ce moment.

Tante Mienne écrit À ... par l'intermédiaire d'un soldat.

Journée du 31 janvier 1945 - mercredi

Maman est allée à FRAIZE cette après-midi. Elle est passée chez Mélanie. Elle a reçu des nouvelles de Marcel qu'on disait être fusillé. Il est, ou plutôt il était prisonnier des boches, au mois de septembre. Depuis qu'ont-ils fait de lui ? Elle a bien de la peine aussi.

Tante Marie a reçu des nouvelles de Louis. Il est cuisinier aux environs de CHAMBERY. Il dit que c'est malheureux que des jeunes gaillards comme lui soient où il est, que sa place est sur le front.

Les nouvelles du Front sont bonnes. Mais COLMAR n'est pas encore libéré. Et nous croyons que nous n'oseront plus nous plaindre, quand nous entendront le récit du martyre de nos frères alsaciens. Monsieur MISTLER est parti, il y a quelque temps, en Alsace libérée, à la recherche de Jeanne. Il ne l'a point trouvée.

BENNEWIHR n'existe plus non plus. Et il paraît que bien des familles de ce petit village sont déportées en ALLEMAGNE. Elle a deux enfants en bas âge.

Journée du 02 février 1945 - vendredi

Ce soir, je n'écris pas : Rien de nos chers absents.

Deo gratias. Nous avons reçu une bonne lettre de notre cher et grand Jojo. Il écrit par l'intermédiaire d'un soldat prisonnier de guerre : Raymond DUCROH. Papa ne peut rien écrire, cela se comprend. Mais il a écrit l'adresse et signé, nous avons reconnu sa chère écriture. Oh ! Mon Dieu, comme maman est heureuse aujourd'hui, elle a ri, sans arrière-pensée. Nous étions parties aux pommes de terre chez marraine. En revenant, nous avons vu tante Mienne, près des chaudières, qui brandissait une lettre, et nous criait en même temps : « C'est de Jojo ». Nous avons pleuré, c'est tout. Nous ne savons pas où ils sont, mais ils sont vivants, c'est l'essentiel ! Et Jojo est avec Michel et son père. Papa et tous les trois travaillent chez un industriel bâcheur, Roger HAXAIRE, un Martin que nous n'identifions pas et les deux fils BALTZ travaillent en forêt.

Jojo nous dit avoir reçu des nouvelles de Marcel GERARD et de Monsieur RIBOULEAU. Ils mangent bien, ils chantent. Que Dieu les conserve tous en bonne santé.

Tante Ninie, l'oncle Dado, maman et moi sommes allés à SAINT-LÉONARD, après-midi, chercher du bois pour eux. Maman et moi avons fait un tour dans les ruines de Madame PIERRON. J'ai vu des morceaux du fourneau de chambre de Madame PIERRON, quelques lattes du banc vert de devant la maison. J'ai regardé longuement le toit à moitié recouvert et les murs restants et les pierres et les poutres par terre.

Nous sommes allées à SAINT-LÉONARD, et nous n'avons même pas fait un tour dans ce qui fut chez nous.

Les nouvelles du Front sont bonnes. Les nôtres sont à 800 mètres de COLMAR. Les Russes à 63 km de BERLIN. Et qu'ils en mettent tous un bon coup pour ficher par terre cette Allemagne qui fait pleurer tant de mères et d'épouses.

Journée du 05 février 1945 - lundi - Hauts Logements

Les troupes françaises et alliées sont entrées dans COLMAR, tandis que les Russes préparent l'assaut final pour BERLIN.

Voilà les nouvelles du jour. Eh bien ! Tout le monde dit : Ouf !

Ce sera quand même l'année 45, l'année de la victoire.

Nous avons reçu des nouvelles de Monsieur CUNIN. Ils sont à POUXEUX et ne pensent pas revenir à SAINT-LÉONARD, sauf pour voir les ruines et régler quelques questions.

Journée du 07 février 1945 - mercredi - Hauts Logements

(Thérèse)

Hier matin, nous sommes parties de chez nous, à neuf heures, chez tante Jeanne, coudre des tabliers. Nous sommes passées par la route nationale. J'étais fatiguée. Arrivées, nous avons dit bonjour et Louissette s'est mise au travail, moi, j'ai joué avec Nadette, à la maman.

À dîner, nous avons mangé de la soupe, de la purée et du veau à la soupe. Nous avons attendu tante Mienne, pour manger les petits gâteaux et les cerises.

Après-midi, nous deux Nadette, nous avons joué à la cachette, toute l'après-midi, l'oncle Jules nous a appelé pour goûter à 4 heures.

Le soir, à cinq heures et demie, nous sommes revenues en passant par l'étang de Sondreville.

Journée du 07 février 1945 - mercredi -

Aujourd'hui, nous avons reçu une lettre qui nous a émues et réconfortées. Cette lettre vient de PARIS. Elle est envoyée par une dame qui nous offre bien des choses qui nous manquent. Nous savions bien que l'on s'occupait de nous, mais nous ne pensions pas que les marraines promises nous arriveraient si vite et si... bonnes et compréhensives. Cette dame a une petite fille de 18 ans qui désire correspondre avec moi et me demande ce dont j'ai besoin, dans une lettre qui vous fait du bien. Cette dame nous offre, au besoin, deux lits, des draps, de la vaisselle, une couverture de fourrure et tout ce que nous lui demanderons qu'elle pourra trouver.

Mais, maman et moi, nous croyons rêver. Est-il possible, qu'après tant de malheur, un peu de bonheur nous arrive ? Que le Bon Dieu bénisse ces dames, voilà ce que nous demandons.

Les nouvelles de la guerre continuent à être bonnes. À la radio de BERLIN, on donne comme bulletin d'informations, la manière de cultiver la terre, de planter des betteraves et autres choses de ce genre. Manière comme une autre de chloroformer les petits Berlinoises.

Nous avons passé hier, tante Mienne, Thérèse et moi une journée délicieuse à Sondreville, pour être plus juste, à l'Ermitage. Thérèse a raconté comment s'est passée la journée pour elle, pendant qu'elle et Nadette jouaient dehors. Après-midi, nous travaillions en chantant avec l'oncle Jules des Noëls anciens et nouveaux, un O Salulaire à deux voix. Oh ! Quelle belle voix prenante il a !

Après, ils nous ont lu de bonnes manières pour guérir le rhume de cerveau. Mais je ne me souviens déjà plus.

Journée du 11 février 1945 - dimanche -

Nous avons passé la plus grande partie de cette journée à FRAIZE. Aline nous avait invitées à dîner. Ce matin, nous sommes allées à la messe, maman, tante Mienne, Thérèse et moi à la râperie de bois dans l'usine. C'était une installation de fortune, Autel en bois, escaliers en bois. Mais il faisait très bon. Nous ne savions pas si nous voulions monter à FRAIZE, car le temps était très désagréable, il pleuvait de la neige fondante. Enfin, nous sommes parties tout de même. Aline nous attendait, et nous fûmes reçues presque princièrement. La table était mise artistement et Louise est une maîtresse de maison parfaite... Yves peut revenir. Il aura vite rattrapé de bonnes joues. Sa femme sait confectionner les petits plats, et les rendre meilleurs par la présentation.

Les nouvelles du Front continuent à être bonnes. Les Vosges sont presque entièrement nettoyées. Les gens du Valtin réintègrent leurs maisons. On disait cependant que le pays serait inhabitable, tellement le terrain était miné. Il y a encore eu un homme pour sauter sur une mine, vendredi dernier. Il a une jambe coupée et un pied arraché.

Marguerite SONREL est venue nous voir hier, elle a mangé avec nous, nous avons été contentes de la voir.

Tante Ninie va être obligée de déménager. Les logements de l'usine sont strictement réservés au personnel. La voilà encore une fois sans abri. Pauvres vieux !

Nous ne pensons pas être inquiétées, puisque nous occupons, avec tante Mienne et grand-père la chambre à coucher de celle-là. La cuisine et la chambre de grand-mère étant données à un homme et ses filles sinistrés.

Journée du 18 février 1945 - Hauts Logements - ANOULD -

Pour la première fois, depuis six mois bientôt, tante Mienne est allée à SAINT-ÉONARD. Thérèse et moi nous l'accompagnions. Tante Mienne voulait voir les ruines. Nous sommes allées jeter de l'eau bénite à mémère HESTIN. Elle est morte hier matin à une heure, après avoir souffert beaucoup, la nuit pire que le jour.

La gare de SAINT-LÉONARD est maintenant bien déblayée. Des soldats français et américains chargeaient des pierres de notre église, sur des camions. J'ai supposé que c'était pour boucher les trous de la route nationale, car les routes sont complètement défoncées. Il est passé, ces temps-ci des camions, des jeeps, toutes sortes de véhicules, des gros tanks.

La bataille d'Alsace est enfin terminée. Les boches ont fichu le camp. Ah ! L'air que l'on respire est quand même plus pur !

CHATENOIS, marraine de SAINT-LÉONARD, a envoyé des vivres et des vêtements. Maman est descendue avec tante Ninie à notre ancien village. Elle a

rapporté une tranche de lard, des haricots de toutes sortes, 150 gr de beurre (50 gr par personne), chacune deux noix, chacune une pomme, une chemise de jour pour elle, une jupe et un tablier pour Thérèse, une blouse pour moi. D'autre part, elle a touché un don de Madame FRANCOIS, un saladier et un sucrier en verre, trois verres à bière et deux couverts en métal. Nous nous montons, peu à peu. Nous voudrions bien trouver ou deux pièces que l'on meublerait petit à petit, pour quand papa et Jojo reviendront, ce serait le rêve, mais ??? Enfin, ne désespérons pas, cela viendra peut-être plus tôt qu'on le croit !

Journée du 20 février 1945

Ce matin, je suis allée à SAINT-LÉONARD, pour l'enterrement, ou plutôt la messe d'enterrement de mémère HESTIN, car on l'enterrait à SAULCY.

La messe se dit à la salle des fêtes, sur un autel comme celui d'ici, à la préparation de bois. Pauvre ! Pauvreté ! Le plafond, les murs, le plancher sont percés par endroits, par des éclats d'obus. Des fenêtres sont arrachées. Le fond de la salle est coupé à moitié par un mur en planches, contre lequel l'autel est placé. Les fidèles restent debout, faute de sièges. Ici, à la préparation, il y a quelques bancs, et quand ils sont tous pris, chacun amène un bloc et s'asseoir.

SAINT-LÉONARD est encore plus pauvre qu'ANOULD.

Journée du 20 février 1945 - Hauts Logements -

Hier soir, à cinq heures, un coup de clairon faisait sursauter tous les gens des Hauts Logements. Le garde-champêtre, dont le tambour a sans doute été brûlé, attirait l'attention du monde et lisait cet avis : « Tous les enfants d'âge scolaire doivent se rendre demain, à deux heures, à la préparation de bois pour un prélèvement de salive ». Le croup, la fièvre scarlatine sont des maladies fréquentes en ce moment à ANOULD. Un major français est arrivé à ANOULD ces jours-ci, c'est lui qui passait la visite. Maman a conduit Marie-Thérèse, mais aujourd'hui ce n'était que pour les enfants qui partaient dans l'Yonne à Saint-Valérien. La marraine d'ANOULD se charge d'enfants d'ANOULD, pour les soustraire à une vie au milieu des ruines, aux épidémies et aux mines qui ont encore fait, ces jours passés, de nouvelles victimes. Ceux qui n'y vont pas, passeront la visite une autre fois.

Jeanine LEROGNON est venue dîner avec nous aujourd'hui, et j'ai reçu une carte d'Anette LACOTE qui travaille à REMIREMONT, et dont les parents habitent ELOYES.

Nous commençons de nouveau à avoir le temps long de papa et de Jojo. La bataille dit se rapprocher d'eux. Que vont-ils faire et que vont-ils devenir ?

Dieu veuille les conserver en vie et les ramener eux, et tous, dans leur foyer ; ou tout au moins dans un foyer. Que nous voudrions bien trouver quelque chose et s'installer un peu pour quand ils reviendront. Qu'ils arrivent au moins dans un

« chez nous » et non pas dans un « chez les autres ». Ils auront tellement besoin de détente et de repos, les pauvres ! Il y aura bientôt quatre mois qu'ils sont partis. Quatre mois d'exil. Qu'est-ce encore que cela à côté des prisonniers qui, depuis cinq ans, sont dans les camps et soupirent ! Pitié !

Journée du 21 février 1945

Deux trains sont passés à SAINT-LÉONARD. Nous avons vu passer un camion de boches. La Turquie a déclaré la guerre à l'Allemagne. Les avions ne cessent, jour et nuit, de passer dans le ciel d'ANOULD. Voilà les nouvelles du jour.

Deux trains sont passés à SAINT-LÉONARD : l'un de soldats, l'autre de ravitaillement. Cela donne de l'espoir. La gare se déblaie petit à petit, et maintenant elle a bonne mine.

Dans notre cave, nous avons retrouvé des pommes de terre qui avaient échappé au feu. Maman les a mises en sac et emmenées chez marraine. À midi, nous sommes allées en chercher dans une corbeille.

Un camion de boches s'est arrêté devant la maison, juste sous les fenêtres. Des gosses qui passaient là ont attrapé des morceaux de bois et les ont lancés. Les boches haussaient le dos, pour parer les coups. S'ils avaient stationné là longtemps, nous les aurions défendus de les viser, bien que les soldats français ne leur disaient rien. J'ai eu l'estomac tout retourné, surtout de voir ces gosses les viser et crier comme après des bêtes féroces qui seraient enchaînées.

Maman et marraine étaient toutes pâles et maman disait : « on en aurait presque pitié » Voilà bien une femme, une mère, une épouse. La maison d'en face cependant parlait et nous montrait du doigt cette douzaine d'hommes, frères peut-être de ceux qui ont commis tant de crimes dans nos régions, massacré tant de jeunes gens, coupables seulement et heureusement d'aimer la France et de souffrir parce qu'elle n'était plus libre.

Quant à la TURQUIE, elle a déclaré la guerre à l'Allemagne. Il est presque temps qu'elle se mette de la partie, et elle est invitée, une des premières, à la prochaine conférence qui aura lieu à SAN-FRANCISCO, et qui réunira les puissances alliées.

Nuit et jour, on entend le ronronnement des appareils alliés qui passent dans le ciel de France, pour attaquer l'Allemagne. Combien de ceux qui sont partis là-bas vont revenir ? Mon Dieu, faites qu'ils reviennent tous.

Journée du 07 mars 1945

Voilà bientôt quinze jours que je n'ai pas écrit. Depuis le 24 février, il ne s'est pas passé de grands événements, sauf dans l'est et l'ouest de l'Allemagne. Le soir, la radio annonce que les Russes ont déclenché l'offensive contre Berlin. D'autre part, les alliés ont pris Cologne, et on signale çà et là des avances et des jours de terrain.

Certains estiment que la guerre sera finie pour Pâques. Serait-il grand Dieu possible ? On ne peut pas croire cela normal.

Marie-Thérèse n'a pas été trop vaillante, ces deux jours-ci, elle a été, avec tous les enfants d'ANOULD, piquée contre le croup. Maman recommence à avoir le temps long. Tante Ninie et l'oncle Dado vont bientôt partir pour PLAINFAING, chez un neveu de celui-ci.

Des trains continuent à passer à SAINT-LÉONARD.

Nous n'avons plus reçu de nouvelles de papa et Jojo. Quelques-uns à ANOULD et à SAINT-LÉONARD ont envoyé des messages. On ne pense pas sans angoisse à eux tous. Les avions bombardent presque sans arrêt une grande partie de l'Allemagne et, de plus, la bataille croît sans cesse en intensité, au fur et à mesure qu'elle se rapproche du centre de Reich, du grand Reich ! J'aurais bien voulu, je voudrais bien voir la frimousse de Monsieur Hitler. Il paraît, c'est la radio qui l'a annoncé, que le Dieu de l'Allemagne lève, pour défendre Berlin, une armée de cul-de-jattes motorisée.

Journée du 14 mars 1945

J'écris devant la fenêtre ouverte. Il fait un temps radieux. Le soleil brille dans un ciel sans nuages. Des avions survolent, en passant de temps en temps. Les petits oiseaux essayent leurs premiers chants. J'ai levé la tête pour regarder, et j'ai vu un moineau se balancer sur le bout d'une branche d'arbre, dans le jardin du jardinier.

Petit à petit, nous revivons, et nous n'avons plus la même impression de mort. Des ouvriers sont venus pour bâtir des baraques. On se reprend à espérer.

Nous avons appris, par le mari de Marcelle TANTON, que papa et Jojo sont aux environs de STUTGARTT. Nous suivons passionnément les péripéties de la bataille. Il y a des mouvements, des enfoncements du côté de STRASBOURG.

Des enfants de FRAIZE, qui s'amusaient avec un obus, l'ont fait éclater. Il y a eu des enfants tués.

Notre marraine de PARIS a écrit à maman. Elle lui enverra, dès qu'elle le pourra, bien des choses qui nous seront fort utiles.

Oh ! Papa et Jojo, qu'il fera bon se retrouver et recommencer une nouvelle vie, et continuer à vivre. Et c'est le rêve, nous arrivons à avoir du meuble animé et neuf.

Journée du 22 mars 1945

Les nouvelles sont tellement bonnes que je me décide à écrire. Les Américains, Anglais et Français sont presque entièrement maîtres de la rive droite du Rhin. Nos petits Français se battent d'autant plus fort qu'ils sont maintenant en territoire allemand. Les Russes, de leur côté, se sont emparés du Kûstrin, bastion allemand avant BERLIN. Cette dernière ville a subi, cette nuit, son vingt-

neuvième raid en vingt-neuf nuits. Je crois de tout cœur, malgré maman, que papa et Jojo reviendront peut-être en avril. La libération se rapproche d'eux.

L'Abbé d'Harréville s'est évadé de COLOGNE. Il a raconté toutes les horreurs qu'il a vues en Allemagne, en particulier à COLOGNE, où il y a eu, ce moment, pour le moins 200 000 civils ensevelis sous les décombres. Mon Dieu, délivrez-nous de cette horrible guerre !

Les trains, maintenant, s'arrêtent à SAINT-LÉONARD. Il y a un train de voyageurs tous les jours. Il part le matin, comme avant, à six heures vingt, et renvient le soir à huit heures et demie.

Des baraques se montent. Elles ne sont pas nombreuses encore, mais cela viendra. Il faut espérer.

Nous sommes allées au S.V., après-midi, nous avons eu chacune une paire d'espadrilles.

Tante Mienne a fait des chaussons à papa et à Jojo. J'ai repassé leurs chemises. Ils peuvent revenir. Cependant, nous n'avons pas encore de toit. Nous sommes bien ici, mais ce n'est pas chez nous ! Ce n'est pas le « home ».

Tante Ninie va sûrement déménager dans quinze jours. Je voudrais bien savoir où nous allons atterrir. Mon Dieu, faites que ce soit à SAINT-LÉONARD !

Journée du 29 mars 1945 - Hauts Logements

Notre chère grand-mère a reçu les sacrements avant-hier au soir. Elle eut, vers cinq heures, une attaque qui dura près de deux heures, et pendant laquelle sa face se crispa et son côté droit se paralysa. Mais tout se remit en place, et tout était redevenu à peu près normal quand le major vint la voir.

La journée d'hier et la nuit dernière se sont passées calmement, mais ce soir, elle est très agitée et gémit sans cesse. Nous espérons encore que le Bon Dieu ne nous la reprendra pas maintenant, mais qu'il attendra que tous les absents se soient réunis avant le grand départ.

Tante Mienne va écrire, ce soir, à EVREUX, pour prévenir doucement tante Louise. Elles ont envie de venir, mais elles disent qu'elles pensent ne pas pouvoir, à cause de la situation où nous nous trouvons. Tante Jeanne a dit à tante Mienne de leur écrire qu'elles peuvent venir. Elles iront à Sondreville. Alors nous espérons bientôt les revoir.

Mon Dieu ! Laissez-nous grand-mère ! Pour tante Louise et Marcelle, pour papa et Jojo ! Pour cousin Jeannot et pour nous tous qui l'aiment ! Cependant...

Les nouvelles ne cessent d'être bonnes et de devenir meilleures de jour en jour. La 1^{ère} armée française a traversé le Rhin qu'elle occupait sur la rive gauche, sur une longueur de 200 km. Tandis que les Armées américaines et anglaises se déploient

dans l'Allemagne du Nord et foncent sans rencontrer de résistance. Nous verrons bientôt papa et Jojo !

Certains déportés et prisonniers rentrent un peu tous les jours !

Journée du 03 avril 1945

Nous attendons papa et Jojo un peu tous les jours. Hier soir, Marie-Louise, Nelly, Thérèse, Annette et moi, sommes allées à SAINT-LÉONARD, pour le train de 8 h 30. Malheureusement, il n'y avait encore personne des nôtres, mais nous avons vu deux prisonniers de FRAIZE, et un travailleur de MANDRAY qui rentraient dans leur foyer.

Aujourd'hui, sur le journal, nous avons vu que le Stalag XII A, c'est-à-dire le stalag du prisonnier qui aurait prêté une feuille à Jojo pour écrire, a été libéré. Cela nous donne encore un plus grand espoir. D'un moment à l'autre, on peut entendre frapper à la porte et voir ceux qui sont partis depuis bientôt cinq mois, nous arriver.

Nous avons encore déménagé. Tante Mienne a de nouveau sa cuisine et la chambre de grand-mère où nous y couchons maintenant toutes trois. Grand-mère ne va pas mieux ni plus mal. Elle a un cœur très irrégulier et qu'il faut soigner. Elle s'ennuie le long des jours et répète sans cesse « mon Dieu que je suis dégoûtée ! »

L'avance alliée est foudroyante. Nos petits Français se distinguent au-delà du Rhin. Gilbert, qui croyait avoir une permission, est maintenant en Allemagne, avec son unité. Peut-être bien qu'il verra papa ! Ce sera quand même, cette année, la dernière de la guerre.

Papa, Jojo, qui nous aurait dit que le 8 novembre 1944, vous partiriez pour si longtemps ? Qui vous aurait dit que c'était la dernière fois que vous voyiez SAINT-LÉONARD vivant ? Qui nous aurait dit que quand vous rentreriez vous ne retrouveriez plus notre chez-nous ? Qui vous aurait dit que vous ne reverriez plus deux, trois, quatre ou dix visages amis ?

Que nous nous réjouissons pour vous voir ! Maman n'ose pas trop elle ! Mais moi, je n'ai jamais douté de votre retour !

Qu'il fera bon se retrouver et se raconter ! Mon Dieu, faites que ce soit bientôt.

Journée du 09 avril 1945 - lundi

Un groupe de déportés de SAINT-LÉONARD sont arrivés vendredi à SAINT-LÉONARD. Je descendais de PLAINFAING, quand j'aperçus, sur la route, Marcel PERROTEY. Je croyais rêver. Ce n'était pas un rêve, mais bien une réalité. Ils se sont sauvés du train qui les évacuaient plus à l'intérieur de l'Allemagne, puis sauvés des Américains qui les retenaient avant de les rapatrier.

Aujourd'hui, un groupe de cinq, d'ANOULD, est arrivé.

J'oubliais de dire que Jojo correspondait avec Jacky ANDRE qui est revenu aussi avec son frère.

Les déportés d'ANOULD rapportent que ceux de SAINT-LÉONARD attendent tous, à HEIDELBERG, leur rapatriement.

Tantes Louise et Marcelle vont se mettre en route le 25 de ce mois, c'est-à-dire de mercredi en quinze. Grand-mère nous a dit, ce matin, que quinze jours, c'était encore long, qu'elle n'irait pas jusque-là. Mon Dieu, gardez nous là.

De la guerre, nous ne savons plus rien. Notre poste de TSF, réparé deux fois en 15 jours, ne marche encore plus.

Journée du 15 avril 1945 - Hauts Logements

La grande partie des déportés de SAINT-LÉONARD est rentrée. Mais nous n'avons toujours pas les nôtres. Un déporté d'ici a vu papa et Jojo à HEIDELBERG. Maman ne cesse de soupirer. Oui, c'est bien long quand on attend.

Nous sommes inscrits pour une baraque. Je voudrais bien savoir si ces baraques seront là pour l'hiver. Oh ! Si elles pouvaient arriver bientôt pour que nous nous installions que nous ayons notre chez-nous. Le « home ».

Nelly est venue au lait. Elle et Sophie viennent de nous dire que des déportés arrivent sur la route de SAINTE-MARGUERITE. Est-ce vrai ? Et, est-ce que c'est les nôtres ?

Journée du 16 avril 1945 - lundi

Ce n'étaient pas les nôtres. Nous allons de déception en déception. Tous ceux qui sont rentrés, hormis un seul, n'ont pas vu papa ni jojo. Que sont-ils

Devenus ? Ont-ils été refoulés ? Étaient-ils vraiment à HEIDELBERG comme Monsieur Kadé nous l'affirmait encore ce matin ? Cousin Jeannot est rentré cette après-midi. Il a vu papa et Jojo à MOSBACH, avant leur libération. Mon Dieu, nous vous les confions !

Journée du 18 avril 1945 - mercredi

Nouvelle arrivée de train. Nouvelle déception ! Maman pleure et ne dort plus. Thérèse a presque envie d'en faire autant. Et moi, je ne sais que faire. Ce soir, c'est Raymond DUBY qui est rentré. Comme tous les autres, il n'a pas vu Jojo ni papa. Oh ! Si j'avais des ailes ! Que sont-ils donc devenus ? Maman les voit morts. Mais je ne vais pas si loin, puisque tous ceux qui étaient avec eux ne sont pas rentrés.

Les Allemands auraient-ils eu le temps de les évacuer ? Ou bien attendent-ils dans un centre d'accueil quelconque leur rapatriement ?

Quand nous entendons du bruit ou une voie d'homme, nous tendons l'oreille. Mais ce n'est rien, toujours rien !

Sur le quai, ce soir, comme tous les soirs, il y avait beaucoup de femmes, et il y eut, comme tous les soirs, beaucoup de déçues. Comme je repartais, je vis, sur un banc, un homme affalé. Je m'approchai et quelle ne fut pas ma stupéfaction en reconnaissant René qui pleurait. On venait de lui apprendre la mort de Georges. Oh ! Que nous avons eu mal au cœur Thérèse et moi. Qu'il y a donc de peines sur la terre...

Tante Mélie doit être heureuse, elle aussi, comme Madame DUBY, qui n'attend plus que ses deux prisonniers, puisque Zébio est rentré il y a quelques jours, avant Raymond, dont il fut séparé. Oh ! Mon Dieu, faites que ce soit bientôt notre tour ! Demain s'il vous plaît.

Journée du 02 mai 1945

Nous sommes aujourd'hui le 02 mai. Si j'ai boudé ce cher cahier si longtemps, c'est que le temps passe maintenant tellement vite près de ceux que nous aimons et qui nous sont revenus le 19 avril. Tantes Louise et Marcelle sont là aussi. Il ne manque personne. Nous sommes neuf à table. Oh ! Quel bonheur de se retrouver tous ensemble, après une si longue absence.

Le 19 avril, au matin, marraine venait nous dire que papa avait téléphoné à SAINT-LÉONARD que Jojo et lui rentreraient dans la journée ou le soir, au train de 8 h ½.

À 5 h ½ le soir, Augustine MATHIEU crie à Thérèse : « Thérèse, viens voir, voilà ton papa ! ».

Quelle dégringolade mes amis, dans l'escalier ! Ils étaient revenus en camion depuis ÉPINAL. Tous les déportés de SAINT-LÉONARD, sauf Dédé SONREL et ses frères et Monsieur André MAURICE, sont rentrés. Les prisonniers rentrent chaque jour. Georges DUBY est rentré. Il ne reste plus que Pierrot.

Ce matin, nous avons appris que Hitler était mort. Mais c'est louche !

Les Russes se battent dans BERLIN et nos petits soldats volent, au côté des Américains et des Britanniques, de succès en succès. Le Dieu des armées avec eux jusqu'au bout !

Marcel FESSER est mort, fusillé à MONOVITZ (Russie) par les boches.

De notre cousin Jeannot de MOUSSEY, aucune nouvelle. Il s'est passé, dans ces camps de concentration allemands, des choses épouvantables, que dans cinquante ans d'ici, les gens ne croiront pas.

Journée du 07 mai 1945

C'est la dernière fois que j'écris sur ce cahier.

Aujourd'hui, les armées allemandes, sur tous les fronts, ont capitulé.

La guerre est terminée. Que Dieu et Notre Dame soient à jamais bénis et remerciés.

La sirène a hululé. La petite cloche de la chapelle a sonné et sonné, secouée par le bras vigoureux de Monsieur le Curé. Des fusées montent ce soir dans le ciel, on fait éclater des pétards, on allume des feux de joie, qui, tout à l'heure, à défaut de lune, éclaireront la nuit. On boit de bonnes bouteilles ; l'accordéon fait entendre sa voix et a commencé la célèbre « Madelon ».

Papa a tourné le bouton de la TSF. On entend les marches militaires alliées. La victoire grise. Je ne peux pas m'empêcher de penser aux personnes qui ont donné quelqu'un des leurs à cette France tant aimée, de penser à nos villages martyrs. Nous nous réjouissons tant pour fêter cette victoire tardive à la maison. Dieu en a décidé autrement.

Je n'ouvrirai ce cher cahier, ce si cher cahier, que quand il se passera de grands événements dans le monde, en France, ou dans notre famille.

Mon plus grand désir est qu'il ne se perde pas, afin que ceux qui viendront après nous connaissent ce qu'est la guerre, dans toute sa laideur, sa cruauté, ses ravages et ses lendemains... Et ses funestes conséquences ;

DIEU PROTEGE La France !

Journée du 12 juin 1945

Je me décide à ouvrir, ce soir, le cahier des souvenirs, pour y relater deux choses : notre déménagement et la mort du papa de mon filleul, notre cousin Jean de MOUSSEY.

Nous sommes ici, depuis le 4, à FRAIZE, chez Monsieur DARGOT, dans un petit garni. Enfin, nous sommes chez nous. Nous avons deux pièces. Nous sommes en famille.

Tante Marie a reçu des nouvelles d'un interprète politique du camp de concentration de Buchenwald. Jean y est mort, là, d'inanition. Dieu ait son âme.

Tous les déportés et prisonniers de SAINT-LÉONARD, sauf Messieurs MASSON et FERRY, sont rentrés.

Les baraques ne se bâtissent pas vite. On ne bouge guère, sauf à ANOULD : les travaux de déblaiement.

Dans le monde entier, on parle, non s'agite, en France de même.

(de nombreuses coupures de journaux sont jointes à ce cahier)